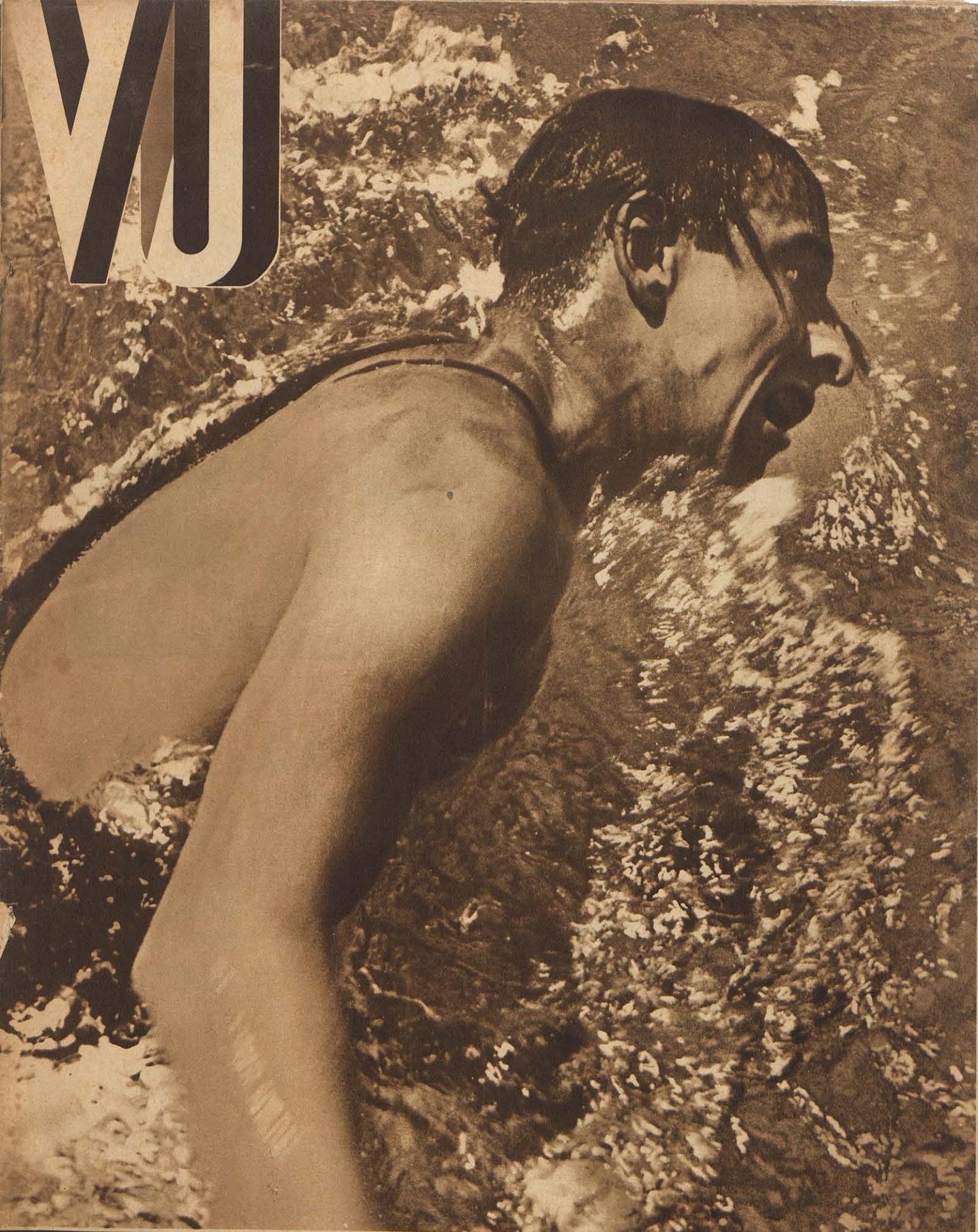


# VU



## JEAN TARIS, RECORDMAN DU MONDE

Combien saisissante et expressive est cette photographie de Jean Taris, notre prestigieux champion qui, le 9 juin, à Cannes, a battu le record du monde des 800 mètres nage libre en 8 minutes 17 secondes 1 cinquième. Cet étonnant document montre, le formidable nageur, en pleine action, reprenant puissamment son souffle tandis que l'onde s'ouvre devant lui, écumante.

PHOTO HUG BLOCK

Directeur : Lucien VOGEL

PARAIT LE MERCREDI  
ANNÉE -- N° 173

MANIOC.org

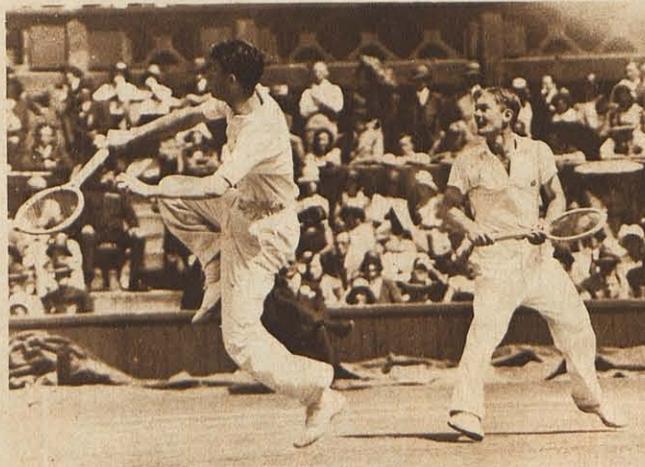
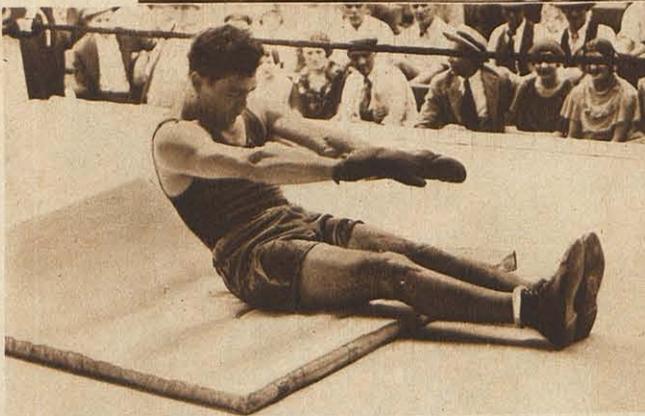
8 JUILLET 1931

PRIX : 2 FRANCS

Un nouveau-né à l'Exposition coloniale. — M. Béba-lé, de la tribu M' Bimo, de Haute-Sangha, sculpteur, a eu un fils, né à la section de l'A.E.F., à Vincennes. L'opérateur de VU a été le seul à photographier le petit Pahouin avec son père et sa mère Abambi. PHOTO BLOCK →



Le championnat du monde de boxe. — Le boxeur allemand Max Schmeling, champion du monde toutes catégories, a battu le challenger américain Stribling, par knock-out technique, à la 15<sup>e</sup> reprise, à Cleveland. Voici le champion du monde s'entraînant pour le combat, au camp de Conneaut Lake. W. WORLD ↓



LES CHAMPIONNATS DE WIMBLEDON.

Le double messieurs a été gagné, à Wimbledon, par les Américains G. M. Lott et J. Van Ryn contre Cochet-Brugnon, après une lutte acharnée. Lott et Van Ryn pendant la partie. PHOTO WIDE WORLD

LIRE DANS

**LU**

**PARAISSANT LE 10 JUILLET**

Les conséquences de la proposition Hoover se développent. Il faut que l'Europe montre de la bonne volonté, dit le président Coolidge (Washington Post).  
L'Allemagne est un gouffre de capitaux, par Lucien Romier (Petit Parisien).  
Et les opinions de la presse européenne et américaine.  
Après les élections aux Cortès. Les grèves se multiplient. Où va l'Espagne ? Commentaires de la presse espagnole et étrangère.  
Le désarmement, par Berthold von Maining (Manchester Guardian).  
Les manifestations nationalistes chez les étudiants allemands (Berliner Tageblatt).  
L'avenir du mouvement anti-britannique aux Indes (Kaizo, Tokio).  
Les derniers jours de l'Amérique russe (Vozrojenie, russe, Paris).  
Le Parlement d'Israël (Journal de Genève).  
L'américanisation du Japon n'est qu'une apparence (Schintchô, Tokio).  
Un portrait intime de Staline (Dagens Nyheter, Stockholm).  
L'Exposition coloniale de Paris (Vossische Zeitung, Berlin).  
La France et ses colonies (New-York Herald).  
L'avenir de la civilisation (Daily Telegraph, Londres).  
L'homme d'affaires américain vu par sa secrétaire anglaise (Manchester Guardian).  
Voyage en Mandchourie (Tribune de Genève).  
Le musicien des cerveaux (Sunday Referee, Londres).  
Les mœurs des fourmis (Caras y Caretas, Buenos-Aires).  
L'avenir de l'art dramatique, par le célèbre metteur en scène Max Reinhardt (Neue Freie Presse).  
L'orientation de la science, d'après le grand philosophe français Meyerson (Il Mattino, Naples).  
Le crime de Calistres Thielecke, parricide (Tagebuch, Berlin).  
La valeur des cartels internationaux (Handel. Oct-Sjöfarsti Oning, Göteborg).

Et la suite du roman de S. A. STEEMAN :

“ LA NUIT DU 12 AU 13 ”

**EN VENTE PARTOUT - PRIX : 1 FR. 50**

MANIOC.org  
ORKidé

# L'ESPIONNAGE DÉMASQUÉ

II<sup>(1)</sup>

## La dramatique Aventure de Sidney Reilly

**N**OUS avons, dans notre dernier numéro (8 juillet), retracé la stupéfiante et dramatique carrière du capitaine anglais Sidney George Reilly.

Nous avons la bonne fortune, aujourd'hui, de pouvoir offrir à nos lecteurs la primeur de larges extraits choisis par nous dans les souvenirs autographes écrits par Sidney George Reilly avant son départ pour la dernière mission où il allait disparaître d'une façon mystérieuse et tragique. Au moment où ce récit commence, le capitaine se trouve en Russie, au début de la révolution soviétique. Il y « travaille » sous plusieurs faux noms.

Disons-le tout de suite : « VU » ne prend nullement à sa charge les affirmations politiques émises par le capitaine. Qu'il considérât ce gouvernement bolcheviste qu'il combattait d'une façon implacable, comme l'ennemi de la civilisation moderne, c'était son droit. Mais c'était le droit de ce gouvernement de considérer le capitaine comme son adversaire le plus dangereux et de le traiter comme tel.

Quelles que soient les opinions de nos lecteurs, ils se placeront, pour lire ceci, nous en sommes sûrs, au simple point de vue documentaire. C'est la première fois qu'un journal français publie des révélations aussi originales et vécues sur l'action des agents secrets britanniques en pays étranger. On négligera le caractère violent et partial de ces pages, pour apprécier seulement le côté poignant de cette tragédie.

Dans le gigantesque duel à mort qu'il menait dans un pays de cent soixante-dix millions d'hommes en paix avec son propre pays, le capitaine Sidney George Reilly risquait sa vie. Il l'a perdue. Ce sont les lois de la guerre.

VU.



Sidney Reilly.

**P**ASSE, camarade Relinsky », dit le soldat letton, en faction au coin de la rue.

Je passai. Le soldat ne se donna pas la peine de vérifier mes papiers. Il me connaissait. J'étais le camarade Relinsky de la Tchèque, un communiste et un camarade. On procédait autrement avec la « canaille » ramassée dans la rue. Les papiers n'étaient pas toujours en règle, et plus de la moitié de ceux qu'on arrêtait, étaient dirigés vers la prison de Boutyrki.

Je m'engageai dans le boulevard Tverskoi, désert, lamentable, désolé, jonché de paille et de débris. Il faisait beau ce jour-là à Moscou, un jour de plein été.

Il faisait très chaud. Un soleil splendide illuminait le boulevard. Il me semblait injuste que le soleil pût briller et le monde exister comme autrefois, quand Moscou était la proie d'une telle ignominie.

Je rencontrais des êtres déguenillés, craintifs, pitoyables, qui s'enfuyaient à mon approche. Un vieux aux cheveux tout blancs sanglotait : les larmes coulaient le long de ses joues hâves et tombaient dans sa longue barbe blanche.

— Qu'est-ce qu'il y a, dieduscka ?

— J'ai faim, gémit le vieux. J'ai fait la queue pendant deux jours et je n'ai rien reçu.

Au coin de la rue, la queue habituelle attendait. Elle y était déjà, quand j'avais passé par là trois heures plus tôt : une longue rangée de gens silencieux, apathiques, sans révolte contre la destinée. Ils venaient de très bonne heure, pour se placer le plus près possible de la porte de la boulangerie, parce qu'il n'y avait jamais assez de pain pour tout le monde. La famine menaçait la ville. Mais les bolcheviks réduisaient impitoyablement le nombre des habitants. Tout parlait de mort et de stagnation. Les paysans qui apportaient en ville des produits agricoles, n'en tiraient aucun bénéfice. Leur seule récompense était dans le sentiment d'avoir accompli un devoir. Et cette récompense n'était pas suffisante. Aussi venaient-ils de moins en moins. Moscou était devenue la ville des damnés.

Il y avait de l'ombre dans le Cheremeteff Pereoulk. C'était un plaisir que d'échapper aux rayons brûlants du soleil. Je m'arrêtai au numéro 3. Je me retournai. Il n'y avait personne dans la rue ; je n'étais pas suivi.

Je me glissai dans la maison et montai l'escalier. Il était couvert de paille et d'ordure et sentait épouvantablement mauvais. Un silence de mort régnait dans la maison. On l'aurait crue déserte, abandonnée par ses habitants. Il n'en était rien. Il y avait plus de deux cents appartements et chacun était occupé par plusieurs familles. Je m'arrêtai devant une porte : j'écoutai et je regardai avec la plus grande attention autour de moi. Il n'y avait personne. Je frappai. La porte s'entr'ouvrit et j'aperçus le bout d'un nez.

— C'est vous, Dagmara ?

— M. Constantine ! J'entendis le cliquetis d'une chaîne qu'on enlevait, la porte s'ouvrit et j'entraï.

La porte se referma doucement derrière moi.

J'étais M. Constantine à Moscou — négociant anglais. J'étais M. Massino, à Petrograd — commerçant levantin. J'étais aussi le camarade Relinsky, de la Tchèque. Je jouais encore bien d'autres rôles sous bien d'autres noms. Et j'avais tous les passeports nécessaires pour témoigner de ces diverses identités.

Mes chefs m'avaient envoyé en Russie pour sonder les intentions de Lenine et de Trotsky. La Russie avait signé la paix avec l'Allemagne et un ambassadeur allemand était arrivé à Moscou. Les Alliés jugeaient indispensable la rentrée en ligne de la Russie, sans quoi il ne serait pas possible de réduire l'Allemagne.

Les dictateurs bolchevistes s'étaient retirés de Petrograd à Moscou, qui était devenue une ville gardée et inabordable comme Pékin ou Liassa. Les missions alliées étaient en fait prisonnières. Mais il se trouva que G., un très vieil ami à moi, demeurerait à Petrograd. C'était un savant, un intellectuel, un homme réellement intelligent et d'un caractère ferme. Il avait, en outre, une très belle bibliothèque. Brouévitch, un des chefs des bolcheviks à ce moment, était, comme lui, un bibliophile. Il entra en relations avec G., lui proposant de lui acheter certains livres. Quand G. partit pour Moscou, il m'emmena. Nous avions, pour faire ce voyage, un laissez-passer signé et scellé par Brouévitch. C'est de cette manière que j'arrivai à Moscou. Et Moscou était alors une ville de damnés.

Le bolchevisme avait été baptisé dans le sang de la bourgeoisie. Ses chefs avaient été autrefois opprimés et c'est ce qui les rendait populaires, quel que fût leur passé d'assassins, de criminels, de bandits, d'aventuriers. Plus graves avaient été leurs crimes, plus sévères les châtimens encourus, plus ils avaient droit à une place d'honneur dans les rangs des bolcheviks. Un homme qui savait lire et écrire était suspect ; un illettré était, de toute évidence, parmi les opprimés et son heure avait sonné.

La crasse ignorance en honneur parmi les hauts dignitaires bolcheviks, était de la plus



La rue du Théâtre à Moscou. Au fond, la Loubianka, où se trouvait la Tchèque. PHOTO RAP

(1) Voir Vu n° 172.

grande utilité pour le Service Secret britannique. J'avais beaucoup d'agents munis de passeports assez douteux et qui étaient souvent examinés par des commissaires ne sachant ni lire, ni écrire.

Dans ce nouvel état des choses, quand tout s'en allait à la dérive, tout ce qui était le passé, quand le mécontentement était général, quand les masses étaient agitées et un souffle de contre-révolution passait sur le pays — comment les bolcheviks purent-ils garder le pouvoir ? Ils n'étaient qu'une petite minorité et leurs ennemis étaient nombreux. Alors ? Il n'y a qu'une réponse : Tchrezvytchaynaya Kommissiya, ou plus brièvement, Tchêka. La Commission Extraordinaire pour la lutte avec la contre-révolution et la spéculation.

Il y a deux départements dans la Tchêka : le département politique et le département criminel, et nous parlons du premier. Ses chefs sont tous membres du parti communiste et certains d'entre eux sont connus. Mais qui sont leurs serviteurs ? L'homme qui, depuis l'enfance est votre ami le plus intime, la femme que vous aimez, même vos parents ou vos enfants, peuvent être au service de la Tchêka. C'est une chose terrible, effroyable, effarante. Personne n'a plus confiance en personne. On ne confie plus de secrets, même à son ami le plus proche. La Tchêka frappe brusquement, durement, sûrement. Une partie de son travail est fait par des agents provocateurs, par des gens qui fomentent délibérément des complots contre-révolutionnaires et trahissent les conspirateurs au moment même où l'action allait être déclanchée. Les rues sont inondées de sang et une fois de plus les agissements des contre-révolutionnaires ont été dévoilés et ont reçu le châtiment qu'ils méritaient.

Dans les cellules putrides de Boutyrki à Moscou moisissent les victimes de la Tchêka. Tout ce que l'esprit diabolique du mal a pu inventer, tous les moyens les plus révoltants, toutes les tortures les plus incroyables sont bonnes pour forcer les confessions et les trahisons. Et puis, il y a cette effroyable attente, quand les prisonniers, serrés les uns contre les autres, vers la fin du jour, voient entrer le commissaire qui consultera sa liste et criera un nom ou des noms. Et les pauvres diables se lèveront et s'en iront en titubant — vers la mort. Les voyez-vous, assis pu debout, dans cette attente ? Des hommes et des femmes, des prostituées et des princesses, des pickpockets, des bonnes, des ouvrières, qui se demandent tous, depuis des heures et des heures : « Est-ce mon nom qu'on appellera cette fois ? » Et ils en arrivent, dans leur angoisse, à désirer que leur nom soit crié et que cela finisse une fois pour toutes.

Telle est la Tchêka. Le bolchevisme ne saurait être battu et détruit que par une organisation aussi souterraine, secrète, mystérieuse, féroce et inhumaine qu'il l'est lui-même.

Mes chefs me dirent : « La Russie doit reprendre sa place ; il faut la remettre en ligne par n'importe quel moyen »

Mais par quels moyens ? Si l'on pouvait couper la tête du monstre et libérer la Russie de ce cauchemar ? En attendant, les choses se gâtaient de plus en plus. Les soldats se débattaient et abandonnaient tous les fronts tenus par la Russie.

La vie normale s'était arrêtée. Il n'y avait que des oisifs dans les rues et des queues devant les boutiques. Les maisons de commerce, les banques, étaient fermées. On en avait pillé un grand nombre. Il n'arrivait plus rien dans les villes, ni farine, ni viande, ni lait, ni beurre. Rien n'incitait à travailler. Il fallait la contrainte. Les bolcheviks en usèrent d'abord vis-à-vis de la bourgeoisie. Tandis que l'armée fondait, comme la glace sous le soleil, les bolcheviks créèrent des régiments de mercenaires. De tous les habitants de la Russie, les Lettons seuls ne pouvaient pas rentrer chez eux. La Lettonie était occupée par les Allemands. Les Lettons étaient les seuls soldats restés soldats. Ceux qui les avaient à leur service, étaient les maîtres de Moscou. Ils n'étaient pas bolcheviks. Ils servaient les bolcheviks parce qu'ils n'avaient pas autre chose à faire. Ils étaient des mercenaires étrangers. Ceux-ci servent les maîtres qui les paient. Il n'y a qu'à payer plus cher pour les avoir à sa disposition.

C'est de ceci que mon plan prit naissance. Je décidai de faire moi-même ma contre-révolution, d'acheter les Lettons et de m'emparer de Moscou. Je veux qu'il n'y ait aucune équivoque à ce sujet : ce plan avait été conçu par moi et Lockhart n'y était absolument pour rien. L'accusation de la mission britannique par les bolcheviks n'était qu'une de leurs habitudeles calomnies.

La grande majorité des habitants de Moscou était anti-communiste. La ville fourmillait de blancs. Beaucoup d'entre eux étaient au service des bolcheviks. Ceux-ci attirèrent des partisans, des serviteurs et même des membres du parti grâce aux avantages qu'ils offraient et surtout dans la question si importante de l'approvisionnement. Il était très facile de se glisser dans le parti. J'en devins membre moi-même et, je puis affirmer, sans me vanter, que j'étais très estimé. J'avais des yeux et des oreilles partout. Mes agents me renseignaient sur ce qui se passait aux réunions les plus secrètes chez Lénine et du fin fond

de la citadelle de Boutyrki, tous les renseignements nécessaires me parvenaient.

Le colonel Friede avait un poste très important à l'état-major de l'armée. Tous les communiqués du front d'Arkhangel, du front de Dénikine, du front de Koltchak passaient par lui. Tous les ordres à l'armée, tous les plans militaires, tous les documents confidentiels concernant l'armée, étaient de son ressort, et mainte copie de documents hautement confidentiels était lue en Angleterre avant que l'original ne fut parvenu à l'officier auquel il était destiné.

Friede était un de mes agents. G. resta quelque temps à Moscou et revint ensuite à Petrograd. Il reçut un jour une convocation à la Tchêka. Tremblant de peur et cherchant à faire bonne contenance, le pauvre G. se présenta aux bureaux de la Tchêka qui se trouvaient sur les quais de la Fontanka dans l'édifice de l'ancien Ministère de l'Intérieur. Il fut immédiatement introduit chez le président de la Tchêka. Celui-ci était assis devant sa table ; un sténographe travaillait dans la pièce.

Quand G. entra, le président se nomma avec un fort accent polonais : Venceslav Orlovsky.

Il renvoya le sténographe et, après son départ, il s'adressa à G. dans le russe le plus pur :

— Eh bien ! monsieur G., je vois que vous ne me reconnaissez pas.

G. se rendait compte que le monsieur en face de lui n'était pas un inconnu. Mais il n'aurait pu dire qui c'était.

— Vous souvenez-vous d'Orloff ? demanda le président. C'était un juge d'instruction de Varsovie ? G. avait été avocat dans cette ville. Il reconnut le célèbre juge, spécialisé dans les affaires d'espionnage. Mais comment était-il devenu président de la Tchêka ? C'était une question qu'on ne posait jamais en Russie.

— Je sais, dit Orloff, que vous devez aller à Moscou pour voir Reilly. Mais le voyage est interdit au commun des voyageurs. Voici un billet de retour. Pendant le voyage, vous passerez pour mon collaborateur. Et, à présent, au revoir. Venez me voir dès que vous serez de retour.

C'est ainsi que G. et moi avons résolu le problème, extrêmement compliqué à ce moment, de la circulation entre les deux capitales. Nous voyageons comme collaborateurs de la Tchêka. Orloff était un de mes agents.

Partout, dans toutes les directions, ma prise devenait de plus en plus forte.

Les étrangers qui sont venus à Moscou au début de la guerre se souviennent sans doute d'une jeune actrice et danseuse du Théâtre des Arts, très populaire à cette époque, de M<sup>lle</sup> G. Elle avait un appartement dans un quartier élégant de Moscou, dans le Cheremeteff Péréouloek. Elle y vivait avec sa sœur et une autre artiste très connue, que j'appellerai Dagmara.

La maison était grande : il y avait deux cents appartements environ, dont quelques-uns très vastes. L'appartement occupé par M<sup>lle</sup> G., au troisième étage, était trop grand pour elle et deux chambres avaient été sous-louées : à un ancien fonctionnaire et à un professeur de musique. Ces intéressantes jeunes dames recevaient régulièrement la visite d'un monsieur qu'elles connaissaient sous les noms de Sidney Georgevitch et qui se nommait officiellement Relinsky et faisait parti de la Tchêka.

Il était fort naturel que ces jeunes artistes aient des relations intimes avec une amie, M<sup>lle</sup> Friede, de la troupe du Théâtre des Arts également. Elle venait les voir tous les jours et apportait toujours une serviette bourrée de cahiers de musique. Ces dames, sans nul

doute, travaillaient avec le professeur. Or, M<sup>lle</sup> Friede était la sœur du colonel Friede, dont j'ai parlé. Elle habitait avec son frère un appartement assez peu éloigné de celui-ci. Et sa serviette ne contenait pas que de la musique.

Le colonel rapportait chez lui, tous les soirs, des copies de documents militaires, et le lendemain matin, M<sup>lle</sup> Friede les déposait au Cheremeteff Péréouloek où ils m'étaient régulièrement remis.

L'appartement de ces dames était, en fait, mon quartier général et les demoiselles G., Friede et Dagmara étaient parmi les plus loyaux et les plus dévoués de mes collaborateurs.

C'est de cette façon que j'étais tenu au courant de tout ce qui se passait sur tous les fronts et que je pouvais m'orienter dans la situation complexe, politique et militaire, du régime bolchevique.

Les raids de la Tchêka s'intensifiaient. Des gens sortaient de leurs maisons le matin et ne revenaient plus jamais. Vous alliez visiter un ami que vous aviez vu la veille et vous trouviez son appartement vide, pillé, sens dessus dessous. Qui étaient les gens enfermés à Boutyrki ? Combien étaient-ils ? Personne ne le savait, personne n'osait le demander.

Malgré cela, les bolcheviks étaient faibles. Il n'y avait que les Lettons. Mais on pouvait les avoir avec des roubles. Il fallait donc s'en procurer. Mais comment ?

Il ne manquait pas d'anti-communistes en Russie, prêts à tous les sacrifices pour renverser le nouveau gouvernement. En quelques semaines, je pus réunir, de sources diverses, une somme importante. Nous avions les roubles. Nous pouvions agir.

Lénine. →

PHOTOS RAP

Trotsky (en bas)



Le Grand Théâtre à Moscou, où Reilly avait projeté de faire arrêter Lénine et Trotsky.

PHOTO RAP



Ma conspiration se développe rapidement. Des millions de roubles sont cachés dans l'appartement du Cheremeteff Péréoulof. Les Russes blancs s'organisent pour la lutte. Mais il faut être prudent. La Tcheka est partout. Nous courons le risque d'enrôler des provocateurs parmi les nôtres. Notre organisation russe ne doit pas être trop au courant de nos projets et aucune cellule ne doit avoir la possibilité de trahir les autres.

Le plan est basé sur le système de « Cinq ». Chaque conspirateur ne connaît que quatre autres. Je suis seul à les connaître tous et je forme le sommet de cette pyramide. Je ne les connais pas tous personnellement : seulement leurs noms et leurs adresses. Si un des nôtres trahit, nos ennemis ne sauront pas tout et leur découverte sera localisée.

Que la vengeance serait terrible, s'il y avait trahison complète.

Toutes les dispositions ont été prises pour la formation d'un gouvernement provisoire. Le général Judénitch doit immédiatement prendre le commandement de l'armée blanche, dont feront parti soixante mille officiers qui vivent à Moscou. Tchoubersky se charge des communications. G. deviendra ministre de l'Intérieur et centralisera provisoirement tout ce qui concerne la police et les finances. Ces trois hommes formeront le gouvernement provisoire, afin d'empêcher l'anarchie, inévitable après une telle révolution.

En attendant, nous avons les roubles.

Les bolcheviks ne semblent pas se douter de mes préparatifs. Je n'ai qu'une seule crainte : je leur devenais trop familier, j'avais fini par être trop connu.

Il est temps d'agir. Nous avons l'argent. Les événements, après la mort du comte de Mirbach, se sont précipités. Un des buts poursuivis par le comte avec le plus d'énergie était le renvoi des missions alliées. Elles étaient au centre de toutes les intrigues anti-allemandes. Depuis la mort de Mirbach, ce but a été atteint. Les missions alliées vont quitter Moscou, après un ultimatum de l'Allemagne au gouvernement soviétique.

On m'a mis en rapport avec un colonel d'artillerie letton, Berzin. Comme les bolcheviks ont prétendu depuis, que Berzin avait été un de leurs agents provocateurs, je crois de mon devoir de dire ici même qu'il était un soldat et un gentleman, un ennemi juré de l'Allemagne et du communisme.

Les consulats alliés s'apprêtaient à quitter Moscou. Le consulat de France avait un agent, M. de Vertemont, et on me proposa de le rencontrer.

Je ne sais pourquoi, cela ne me disait rien qui vaille, et je me serais volontiers abstenu. Mais je me laissai convaincre.

L'entrevue eut lieu au consulat des Etats-Unis, le seul où les bolcheviks n'avaient pas encore fait de perquisition. M. Grenard, le consul français, me fit faire la connaissance de M. de Vertemont, sans me nommer, et ensuite, à ma grande surprise, celle de M. René Marchand (sans me nommer également). Il me dit que c'était un agent secret du gouvernement français. Et c'est à ce moment que le sentiment de malaise

que j'avais éprouvé depuis qu'il avait été question de cette entrevue, devint aigu. Marchand me demanda mon nom et je bafouillai le premier qui me vint à l'esprit. Je ne m'en souviens plus à présent, mais dans sa lettre publiée par les *Isvestia* M. Marchand me nomma « Rice ». M. Marchand ne me produisit pas une bonne impression, quoi qu'il fut correspondant du *Figaro* à Moscou. J'entraînai M. de Vertemont dans une autre pièce, où je m'entendis avec lui au sujet de la « liaison » à établir entre nous. Il me fallut, pour cela, lui dévoiler certains détails de la conspiration. La pièce était longue et mal éclairée. Je m'aperçus subitement que M. Marchand s'était faufilé dans la pièce et avait sans doute entendu une partie de notre entretien.

Le dimanche suivant, j'allai au Café Trambé, au Tzvtnoi Boulevard, où l'on pouvait encore manger, mais à des prix fabuleux. Je m'en approchai, après de nombreux détours, en m'assurant que je n'étais pas suivi.

Berzin m'y rejoignit bientôt et je lui exposai mon plan, en détail.

— L'organisation lettonne à Pétrograd, lui dis-je, est prête à marcher dès que nous aurons déclenché le mouvement ici. Mais c'est ici qu'il faut commencer. Il est de la plus grande importance que Lénine et Trotzky soient arrêtés, avant qu'aucune rumeur ne circule au sujet de ce qui se prépare. Quand ils seront entre nos mains, le bolchevisme n'existera plus. La population entière se rangera de notre côté et une force armée importante nous soutiendra.

Tout était prêt. Berzin distribuait l'argent. Il n'y avait qu'à attendre un moment opportun.

Trotzky allait rentrer à Moscou. C'est M<sup>lle</sup> Friede qui nous apportait la nouvelle. Ses joues brûlaient, ses yeux brillaient. Nous étions quatre dans la pièce : M<sup>lle</sup> G., Dagmara, M<sup>lle</sup> Friede et moi.

— Trotzky revient à Moscou. A la fin du mois il y aura un congrès des comités centraux des soviets, au Grand Théâtre. Lénine prononcera le discours d'ouverture et Trotzky fera un rapport sur le front de Koltchak.

La bonne nouvelle ! Les chefs suprêmes allaient être réunis sous le même toit, gardés par des soldats lettons placés toutes les entrées et sorties du théâtre. Des soldats lettons en service officiel pour garder Trotzky et Lénine, qu'ils allaient arrêter sur mes ordres. C'était assez curieux. Toutes les difficultés semblaient aplanies d'un seul coup.

Berzin, que je vis le soir même, m'assura que ce serait très facile. Il importait peu de savoir lequel des trois régiments lettons serait de service, car ils étaient tous à notre solde. Au signal donné par nous, les soldats feraient toutes les issues et mettraient les congressistes en joue. Lénine et Trotzky seraient arrêtés.

— Oui, c'est bien cela, dis-je à Berlin. Et vous pouvez leur murmurer à l'oreille, que chaque soldat de service ce soir-là, recevra dix mille roubles.

J'avais décidé de prendre des précautions supplémentaires. Il pouvait y avoir un accroc. Les soviets étaient capables de nous résister. Les lettons pouvaient s'énerver au dernier moment, hésiter, et il aurait fallu être à même de les encourager et à montrer le bon exemple. Somme toute, il valait mieux pour le succès de l'affaire que j'assisté personnellement au congrès, avec les plus sûrs des conspirateurs.

Je mis Berzin au courant de ces réflexions. Nous fîmes ensemble une reconnaissance au Grand Théâtre. Nous arrangeâmes les choses de la façon suivante : mes amis et moi serions introduits par une porte dérobée, et cachés derrière le rideau. Je décidai que nous apporterions des grenades à main. L'affaire ne devait pas rater.

Le congrès fut remis au 6 septembre. Cela m'était égal. Les missions alliées étaient encore à Moscou. Je ne me risquai pas à confier la nouvelle à un messager ordinaire. Je résolus d'aller à Pétrograd, d'avoir une entrevue avec G. et de vérifier par la même occasion l'organisation lettonne de cette ville.

J'eus encore une entrevue avec Berzin et lui conseillai de partir pour Pétrograd. Je lui donnai mon adresse dans cette ville et mon nom : M. Massino.

Il partit immédiatement.

Le vingt-huit août 1918, le camarade Relinsky prit le train de nuit pour Pétrograd, porteur d'un laissez-passer signé et scellé par Venceslav Orlovsky, président de la Tcheka de Pétrograd.

J'étais de nouveau à Pétrograd. Je me nommais Massino et j'étais un commerçant levantin. J'allais directement à Torgovaia Oulitza n° 10, où se trouvait mon quartier général. Elena Michailovna m'attendait. Elle avait préparé un bon petit repas, ce qui avait de la valeur par ces temps de disette, et même une bouteille de vin rouge. Elle me dit que Berzin était venu, m'avait attendu une heure et était parti voir les Lettons. Il reviendrait le lendemain.

Cette nuit, je dormis comme un enfant. J'étais très fatigué, plus fatigué que je ne saurais le dire. Mais le but que nous poursuivions semblait proche.

Berzin avait judicieusement distribué l'argent. Il me fallait voir G., me renseigner sur la situation des forces alliées, qui devaient avancer vers Vologda et sur les projets de Savinkoff.

Nous n'en étions pas encore au point culminant, le plus important restait à faire, et pourtant, le fardeau que j'avais porté pendant des mois, semblait plus léger à mes épaules. Il y a loin encore de la coupe aux lèvres. Mais rien ne pouvait entraver mes plans. Nous allions certainement nous exposer à un réel danger au Grand Théâtre, mais en tous cas, il n'y avait pas d'évasion possible pour ceux contre lesquels nous menions une lutte sans merci. Nous risquions la mort, mes compagnons et moi, mais les tyrans qui avaient fait un charnier de la Russie, mourront avec nous. Rien ne pouvait plus les sauver. Et une fois ceux-ci éliminés, Savinkoff et d'autres amis rétabliront l'ordre dans ce malheureux pays.

La ville que j'aimais tant, où j'avais passé tant d'années heureuses avant la guerre, avait un air de désolation pire que la dernière fois. Elle était déserte, sale, les rues couvertes de paille et de débris, et, après les fortes chaleurs du mois d'août, une odeur pestilentielle s'en dégageait. Je me rendis bientôt compte que je ne courais aucun danger d'être reconnu. La population entière vivait dans une terreur de tous les instants et les gens se fuyaient avec une méfiance réciproque. C'est cette terreur qui faisait la force des bolcheviks, qui n'étaient qu'une infime minorité ici, comme partout ailleurs en Russie. Et le numéro 2 de la Gorochovaia à Pétrograd valait la Boutyrki de Moscou.

Néanmoins, bientôt après mon arrivée à Pétrograd, je m'aperçus que j'étais suivi. Ce ne fut qu'un vague soupçon tout d'abord. Un sentiment de malaise. Je l'éprouvais par la suite, plus d'une fois, avant de m'évader de Russie. Ce soupçon devint peu à peu une certitude. Une descente eut lieu dans un appartement où j'allais assez régulièrement. Je n'échappais que par le plus miraculeux des hasards au piège qui avait été préparé dans un autre. La Tcheka avait sûrement découvert quelque chose. Mais quoi ? Je repensai sans raison apparente à ce René Marchand, qui dès le premier instant avait provoqué ma défiance.

Cela arriva subitement. Je me souviens avoir rencontré ce matin quelques officiers blancs. Je les quittai plein d'espoir et d'optimisme. Berzin était déjà reparti pour Moscou, où il allait surveiller les derniers préparatifs de l'organisation qui le concernait directement.

Un peu après midi, je téléphonai à G. Il décrocha lui-même : il parla d'une voix enrouée. Il me sembla qu'il essayait de le déguiser.

— C'est moi, Massino.

— Qui ça ? demanda G. Je répétai le nom.

Et c'est alors que le coup fut asséné, m'étourdissant par son choc imprévu. Il me sembla que j'étais précipité dans un abîme sans fond et que les murs tournaient autour de moi.

— Il y a quelqu'un chez moi, dit G., qui m'a apporté de mauvaises nouvelles. Les médecins ont opéré trop tôt et l'état du malade est très grave. Venez immédiatement, si vous désirez me voir.

Je compris soudain que la voix de G. semblait enrouée, non parce qu'il cherchait à la déguiser : c'était une voix horrifiée.

Il n'y avait plus aucun moyen de transport dans la ville : les tramways ne marchaient pas, les fiacres avaient disparu par manque de chevaux, qui crevaient faute de nourriture, et toutes les autos avaient été réquisitionnées par les bolcheviks.

(A suivre).

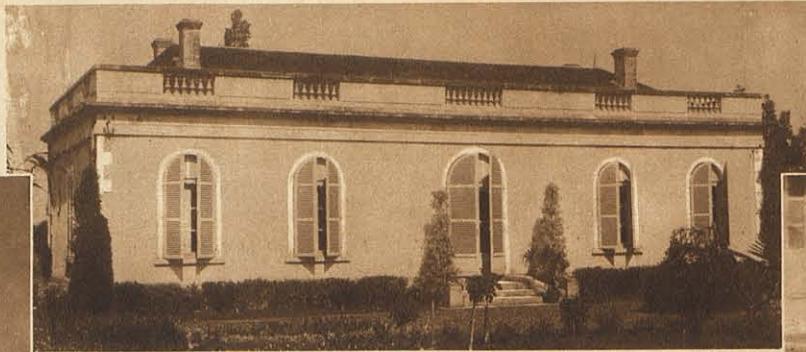
Sidney REILLY.



Les gardes rouges, au début de la révolution bolcheviste.

PHOTO RAP

Madame Georges Lemaire, la fille du Président Paul Doumer.



La propriété de M. Paul Doumer, à Cosne.

PH. THEVENON

Mlle Madeleine Lemaire, la petite-fille du Président de la République.



## LA DEMEURE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A COSNE

QUELQUES minutes après avoir passé la gare de Cosne, les voyageurs Paris-Vichy-Clermont ont le regard attiré sur la vallée de la Loire et les collines du Sancerrois qui, dégagées d'obstacles, déroulent, à partir de cet endroit et sans interruption sur plusieurs kilomètres, leurs beaux et majestueux profils.

Dans le lointain, au milieu d'onduleux coteaux plantés de vignes, l'on voit se dresser — délicieuse et rare perspective ! — la silhouette des tours du château de Sancerre tandis que, sur un plan encore plus reculé, à l'horizon, s'inscrit la ligne des crêtes boisées qui va se perdre dans l'espace infini des plaines berrichonnes.

Entre le fleuve et la voie ferrée que longe une petite route (le chemin de Port-Aubry) s'élève un certain nombre de discrets cottages. L'un d'eux, bâti de pierre blanche, à rez-de-chaussée seulement, à toiture en terrasse, couronné par une longue rangée de balustres, fixe plus spécialement l'attention du voyageur averti. Là, en effet, est la demeure, à Cosne, de Monsieur Paul Doumer, chef de l'Etat.

Il y a quelques années, une des filles du Président épousait le Docteur Georges Lemaire, de Cosne, un des praticiens les plus justement réputés, incontestablement, le plus populaire de la région et, peu après, y fixait sa résidence définitive. C'est pour cette raison qu'ayant fait l'achat de sa villa, le Président venait, fréquemment, au contact de ses enfants, goûter le calme profond et reposant de ce Val de Loire qu'il appréciait et dont il me faisait, il y a seulement quelques jours, l'insigne honneur de m'entretenir longuement.

Madame Georges Lemaire fut longtemps le principal collaborateur du Président.

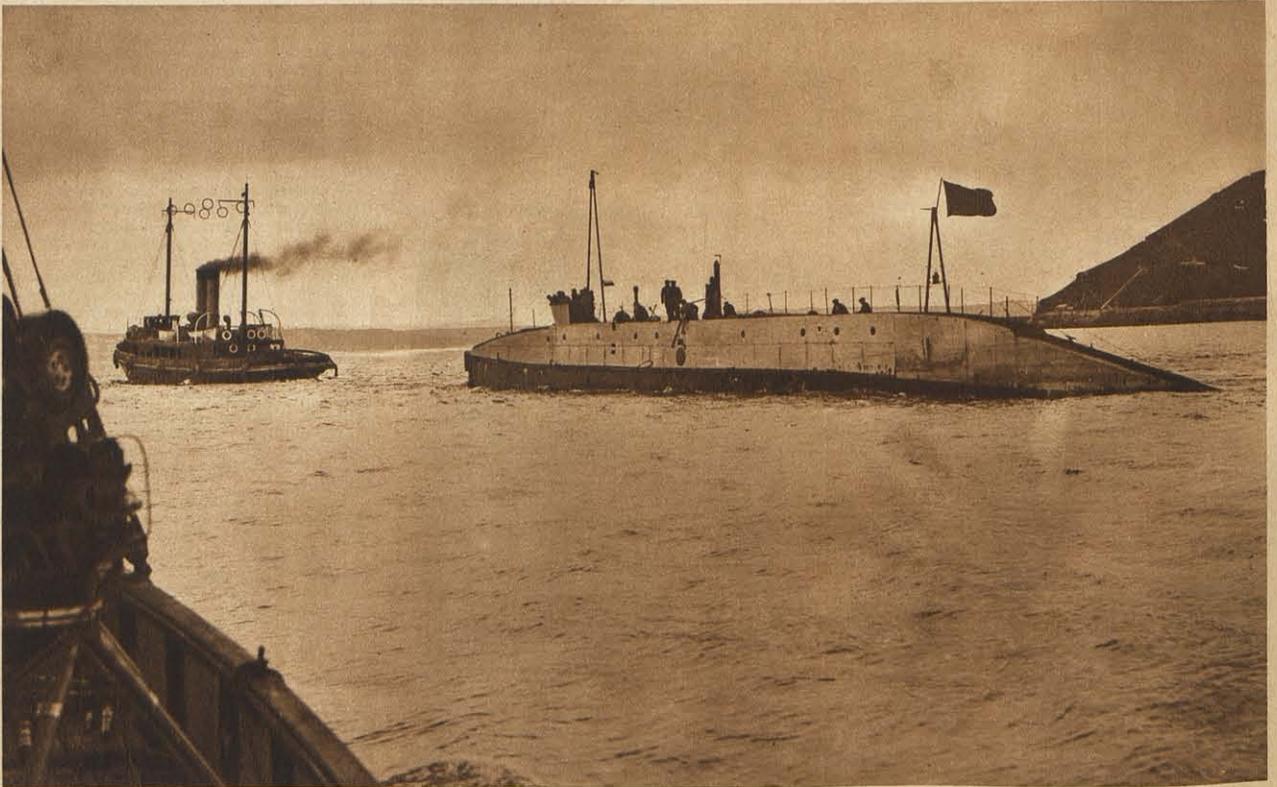
Bien qu'une grande distinction native s'attache à sa personne, il serait difficile d'imaginer jeune femme plus effacée, plus modeste, plus simple... La fille du Président de la République ne parle que pour agir et n'agit que pour être utile. Dans la ville, aussi bien qu'à cinquante kilomètres à la ronde, elle assiste le

Docteur dans ses visites aux malades et, sans trêve ni répit, sans fêtes ni dimanches, le jour comme la nuit, elle soigne, panse les malheureux dans un esprit de générosité humaine et de sacrifice qui ne connaît ni réserve ni limite.

Etonné moi-même de la somme d'efforts qu'elle fournit à ce labeur acharné, je lui exprimai un jour mes craintes au sujet de sa santé. « Arracher le plus de vies possibles à la mort, me répondit-elle, être utile et toujours plus utile, voilà ce qui compte dans la vie et ce qui seul compte. »

Mais ces paroles-là, prononcées à notre époque, par la bouche de la jeune femme, il m'a semblé que pour avoir été comprises ainsi, il fallait qu'elles eussent été dites et répétées bien souvent par des éducateurs prêchant d'exemple, par un père et une mère qui peuvent puiser aujourd'hui avec orgueil dans la noble et généreuse attitude des enfants qu'ils ont gardés, une grande part de consolation à la douleur que leur cause, plus que jamais peut-être, le souvenir de ceux qu'ils n'ont plus.

LÉON JOLY.



Le Nautilus, de sir Wilkins, a dû être remorqué par le croiseur américain Wyoming, ayant eu une avarie de moteurs en plein Atlantique. Le voici entrant dans le port de Queenstown, derrière un remorqueur qui a remplacé le Wyoming.

P. & ATL.

ERRATUM. — Numéro 172, page 959. Le cruiser Coq-Hardi, à moteur puissant, type du bateau de grand sport, à M. Jacques MÉNIER, (et non Jacques Meunier), vice-président du Y. N. C.

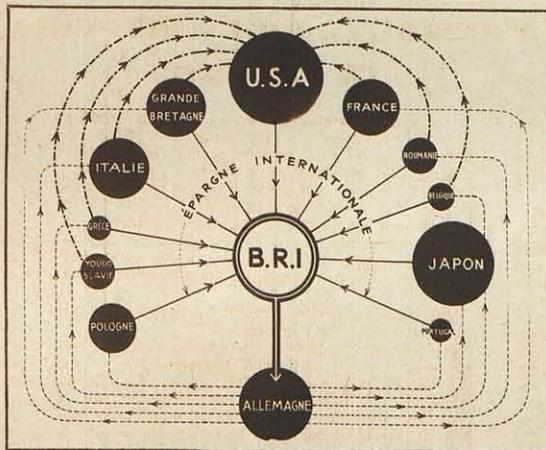
LE PLAN

DEVANT LE PLAN

# HOOVER YOUNG

Par ROGER FRANÇO

**SCHEMA DU CIRCUIT DES CAPITAUX DANS  
LE FONCTIONNEMENT DU PLAN YOUNG**



**Légende** ——— Versements à l'Allemagne par le canal de la B.R.I. provenant de l'épargne internationale (emprunt Young).  
- - - - - Versements de l'Allemagne aux Alliés (à titre de réparations).  
- - - - - Versements des Alliés aux U.S.A. (dettes de guerre).

Les épargnants, qu'ils soient américains, neutres ou alliés, en souscrivant à l'emprunt Young ont versé des fonds qui, par le canal de la B.R.I. vont à l'Allemagne. Celle-ci, en contre-partie paie ses dettes de guerre aux alliés, qui eux-mêmes remboursent aux Etats-Unis les sommes avancées pendant la guerre. Fermant le cycle, les Etats-Unis ont versé à l'Allemagne sous forme de commandes (prêts à long et à court terme : environ 18 milliards), ou sous forme de participations (environ 24 milliards) les sommes qui initialement proviennent de l'épargne.

Nous avons donné, en dernière heure, il y a huit jours, les lignes essentielles de la proposition Hoover et de la réponse française qui fut soumise au Parlement.

Approuvé par une majorité nouvelle comprenant, à la Chambre, 109 socialistes S.F. I.O., sollicités par leur parti frère d'Allemagne de ne pas repousser le projet Hoover, critiqué passionnément par une minorité comprenant un fort contingent de députés de droite et du centre, les communistes et les radicaux-socialistes, le ministère a poursuivi toute la semaine ses pourparlers avec le délégué des Etats-Unis, secrétaire d'Etat aux Finances, M. Mellon, l'un des hommes d'affaires les plus riches d'Amérique.

Pour bien saisir l'ampleur des questions soumises aux actuelles discussions, il ne faut pas seulement considérer la proportion de notre effort comparé à ceux des autres nations. Il ne faut pas non plus, comme il a été dit à la Chambre, s'arrêter sur le fait que nous venons de payer aux Etats-Unis, le 15 juin, 500 millions, quatre jours avant la proposition Hoover. Il ne faut pas se laisser aller à l'étonnement peut-être naturel mais peu objectif, de voir les Etats-Unis nous demander un sacrifice, alors que la situation financière catastrophique de l'Allemagne tient en grande partie aux retraits massifs opérés par les banques américaines la dernière quinzaine de juin.

Ce qu'il faut surtout considérer, c'est que le moratoire proposé par le Président des Etats-Unis en faveur de l'Allemagne (qui, pour la part américaine atteint 6 milliards de francs, accroissant ainsi un déficit budgétaire important), découle d'une situation mondiale où s'enchevêtrent les intérêts les plus divers de façon presque inextricable.

Si le geste américain s'explique par la crainte de voir sombrer l'Allemagne et peut-être l'Europe dans une révolution, si son but immédiat fut de sauvegarder les créances de l'Etat, des banques et des groupes industriels qui ont investi quelques 250 milliards de francs en Allemagne, notre réponse, d'autre côté, est justifiée par des mobiles liés à notre politique générale en Europe : nous demandons qu'on tienne compte des intérêts de créanciers de l'Allemagne, nos alliés Yougoslavie, Roumanie, lésés par le moratoire.

Mais cette demande soulève deux graves questions pour les Américains :

- la question du désarmement,
- la question du blé.

Roumains, Yougoslaves, Polonais, ont reçu l'aide financière et technique de la France pour créer des armées que les Américains estiment superflues et dangereuses. La guerre de 1914 n'est-elle pas sortie des Balkans ? D'autre part la dernière Conférence du blé s'est rompue sur le refus apposé par les Américains de tenir compte de l'exportation des stocks de blés dantubiens.

Le désarmement et l'écoulement des stocks de blé accumulés en Amérique et en Europe dominent actuellement toute la politique mondiale.

Mais revenons au Plan Young, maillon de la chaîne qui étreint vainqueurs et vaincus de la grande guerre.

Nous ne pouvons ici en décrire le mécanisme, si compliqué que ceux qui le voteront au Parlement disputent maintenant sur des chiffres sans arriver à se mettre d'accord.

Précisons seulement que le Plan Young, qui date de juin 1929 et a été ratifié par les Chambres en 1930, prévoit que l'Allemagne devra s'acquitter de sa dette en 59 annuités, nombre choisi pour cadrer avec les annuités restant à payer aux Etats-Unis et à l'Angleterre en règlement des créances de guerre : 37 annuités sont d'une valeur moyenne de 1.088 millions de Reichmarks (soit 12 milliards de francs), 22 annuités sont d'une valeur moyenne de 1.564 millions de Reichmarks (soit 9 milliards et demi de francs).

Remarquons pour fixer les idées que ces annuités sont de l'ordre de grandeur du budget de guerre français et notons que la balance commerciale allemande est positive, c'est-à-dire que les exportations dépassent de plus en plus les importations. Situation favorable compensée, il est vrai, par un déficit budgétaire important.

Chaque annuité « Young » se divise en deux parties : l'une dite « conditionnelle » qui, sous certaines conditions, peut être reportée, l'autre, « inconditionnelle », c'est-à-dire obligatoire en langage courant.

Cette dernière annuité est de 660 millions de Reichmarks (soit 4 milliards de francs) par an, payable en devises étrangères.

La proposition Hoover consistait, nous l'avons dit, à surseoir à ce versement obligatoire et M. Flandin, ministre des Finances, pour soutenir notre contre-proposition apporta les deux arguments principaux suivants :

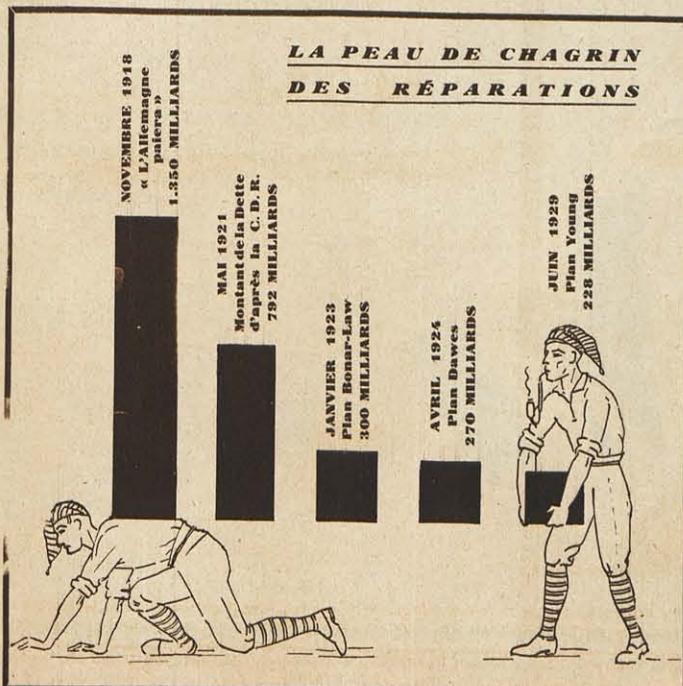
1°) du point de vue de la trésorerie, il était plus avantageux de reporter le versement de l'annuité « inconditionnelle » que de se trouver en face d'une demande régulière de moratoire de l'Allemagne pour la tranche « conditionnelle » ;

2°) le fait d'encaisser le versement obligatoire de l'Allemagne à notre compte à la B.R.I. et d'autoriser cette banque à avancer ensuite même somme aux banques ou aux industries allemandes avait le double avantage, en premier lieu, de pouvoir créditer notre budget de cette somme et d'éviter par conséquent — sur le papier — un déficit budgétaire, et en second lieu de nous trouver créanciers, non plus de l'Etat allemand, mais de banques et d'entreprises privées allemandes.

Sans doute a-t-on fait remarquer au Ministre que « créditer » le Budget n'empêchait pas que nous toucherions dans l'année 2 milliards de francs de moins, somme qu'il faudrait bien aller chercher tôt ou tard quelque part et que les garanties données par des banques, s'il y a une crise en Allemagne, ne seront guère supérieures à celles qu'offrirait l'Etat lui-même.

Cette discussion passionnée a du moins mis en lumière un des caractères des tractations financières auxquelles donnèrent lieu le paiement des réparations.

A la veille de l'application du



plan Young, tous les versements de l'Allemagne, a dit à la Chambre, M. Louis Dubois, ancien président de la Commission des Réparations, avaient été affectés au paiement de certaines fournitures faites par les alliés autres que nous à l'Allemagne, au paiement des frais des armées d'occupations, au paiement de réparations, par exemple, à la Grande-Bretagne. Mais nous n'avions pas, à cette époque, touché un centime au titre des réparations. Et cependant, combien de milliards avions-nous dépensés !

Jusqu'ici, prenant sur nous-mêmes l'effort de reconstitution des régions dévastées, nous avons emprunté quelques 100 milliards de francs dont le budget français supporte la charge des intérêts. Autant d'impôts que nous payons.

Bien plus, nous avons, grâce à l'emprunt Young « financé » par notre épargne les paiements de l'Allemagne en « mobilisant » nos créances.

Cet emprunt international consenti à l'Allemagne a été souscrit en 1930 par l'intermédiaire de la B. R.I. Divisé en tranches affectées aux diverses nations (y compris les anciens « neutres ») la tranche française comportait 2.515.000 obligations de 1.000 francs, soit un montant de 2 milliards et demi de francs.

La B.R.I. vient de publier une situation des versements au 1<sup>er</sup> juin 1931. Elle se résume ainsi :

Montant émis en reichmarks, dollars, belgas, francs français, livres sterling, florins, liras, couronnes suédoises et francs suisses .....	9.095.200.000 francs français
Sommes reçues du gouvernement allemand pour le service des intérêts, l'amortissement et les frais .....	595.400.000 francs français
Différence encaissée par l'Allemagne à ce jour	8.499.800.000 francs français

Enfin, sans attendre la fin des négociations engagées, et pour parer au plus pressé, la Banque de France, la Banque d'Angleterre, la Banque Fédérale de Réserve des Etats-Unis et la Banque des Règlements Internationaux viennent d'ouvrir un crédit de 100 millions de dollars (soit de 2 milliards et demi de

### MONTANT DES PAIEMENTS DUS PAR L'ALLEMAGNE EN 1931-32 (en reichmarks).

(d'après « L'Information Financière »)

	Inconditionnel	Conditionnel
France .....	500.000	338.400
Empire Britannique .....	55.000	307.100
Italie .....	42.000	148.900
Belgique .....	—	102.600
Roumanie .....	—	12.000
Yougoslavie .....	6.000	73.300
Grèce .....	—	6.700
Portugal .....	24.000	10.800
Japon .....	6.600	6.600
Pologne .....	—	500
<b>Total</b> .....	<b>612.000</b>	<b>1.006.900</b>
<b>Total général</b> .....	<b>1.618.900 R. M.</b>	

Montant des sommes au titre :  
« Prestation en nature »  
663.838.700 R. M.

### MONTANT DES PAIEMENTS A FAIRE AUX ETATS-UNIS EN 1931-32.

(d'après « L'Information Financière »)

Allemagne .....	15.740.000 \$
France .....	39.993.000 »
Grande-Bretagne .....	159.940.000 »
Italie .....	14.614.000 »
Belgique .....	7.550.000 »
Divers .....	1.035.000 »
<b>Total</b> .....	<b>238.872.000 \$</b>
<b>Soit</b> .....	<b>1.003.000.000 R. M.</b>

60% des sommes versées par l'Allemagne se retrouvent finalement entre les mains du créancier commun que représente le Gouvernement des Etats-Unis.

francs) à la Reichbank, laquelle Reichbank, banque d'Etat, pourra ainsi, non seulement escompter certains papiers commerciaux, mais avancer à l'Etat allemand les sommes qui lui manqueraient pour son échéance de fin juin (fonctionnaires, secours de chômage, etc.).

Aussi sommes-nous fondés à présenter comme rigoureusement exact dans son principe le schéma ci-contre du circuit des capitaux entre les Alliés et l'Allemagne.

Le procédé proposé par la France au président Hoover n'est que l'application d'un principe déjà ancien qui consiste à avancer à l'Allemagne des sommes pour qu'elle nous paie.

Quel admirable système financier que celui qui, depuis le mot fameux « l'Allemagne paiera » en passant par le Plan Bonar-Law, le Plan Dawes et le Plan Young, rend de jour en jour, plus incertain le paiement des dommages de guerre.

Aussi l'émotion est-elle grande de voir une fois de plus rééditer des pratiques financières inaugurées par le Plan Dawes qui consistent à recevoir d'une main et à prêter de l'autre. Geste généreux, peut-être, mais qui rappelle l'histoire bien connue du « canard marseillais ».

Quelque soit l'habileté de la « forme » ou de la

gymnastique comptable employée, les contribuables français en seront de leur poche pour cette année de 2 milliards supplémentaires.

Pour eux, la consolation sera mince de savoir ce déficit inscrit au compte « Trésor » plutôt qu'au compte « Budget ». En tout état de cause, le trou doit être comblé.

Ils n'auront même pas la consolation de savoir cette somme employée en œuvres de paix, puisque, comme le fit remarquer M. Herriot, la somme « moratorisée » est exactement celle payée pour le nouveau croiseur allemand de 10.000 tonnes « Deutschland » dont la nouvelle technique a si bien dérouter nos « officiels » qu'ils n'ont trouvé à leur opposer jusqu'ici qu'un dreadnought d'un tonnage et d'un prix double.

Devant ces fantasmagories financières si décevantes, on peut regretter la reconstruction en nature des Régions dévastées, proposées, voici dix ans par les Centrales Syndicales françaises et allemandes, acceptées par le Ministre Walther Rathenau et approuvées par 90% de la population du Secteur de Chaulnes, où l'essai devait être tenté.

Le ministre des Régions libérées d'alors n'en voulut pas. Cela fit peut-être la fortune de quelques entrepreneurs et de banques, mais non pas, certes, celle du Français moyen, contribuable « type ».

\*\*\*

Qu'advient-il de l'avenir du Plan Young ? L'acceptation française après celle de l'Angleterre et de l'Italie et des autres intéressés n'entraînera-t-elle pas une révision du Plan réclamée quasi unanimement par la presse allemande, des communistes aux Hitlériens en passant par le « Vorwaerts » socialiste et le Centre ? La « peau de chagrin » des réparations se réduira-t-elle encore ?

C'est le secret de demain.

Mais cette histoire coûteuse démontre une fois de plus combien vain est l'espoir que la victoire, même appuyée sur la force militaire et la puissance des banquiers, puisse assurer la prospérité au lendemain d'une guerre.

Roger FRANCO.

## SACRIFICE IMPOSÉ A CHAQUE CITOYEN PAR LA PROPOSITION HOOVER

(d'après la revue allemande Tagebuch)



Belge  
74 fr. 30

Français  
56 fr. 10

Américain  
50 fr. 75

Yougoslave  
32 fr. 15

Italien  
6 fr. 95

Portugais  
5 fr. 90

Anglais  
5 fr. 10

Japonais  
0 fr. 90

Roumain  
0 fr. 60

Polonais  
0 fr. 12



SAVIEZ-VOUS QUE LA FRANCE ÉTAIT SI GRANDE ?

Notre domaine d'AFRIQUE du NORD couvre 1.542.000 km<sup>2</sup>, soit 3 fois la France.  
 L' A. E. F. (Afrique Equatoriale Française) représente un territoire 5 fois plus grand que la France.  
 MADAGASCAR elle-même, couvre 56.000 km<sup>2</sup>, de plus que la Métropole.  
 Panorama de notre France d'Outre-mer, l'Exposition Coloniale est à la fois le plus merveilleux spectacle et le plus riche enseignement.

# EXPOSITION COLONIALE INTERNATIONALE

*le plus beau voyage à travers le monde*

**MAI NOVEMBRE PARIS 1931**

Pavillon de la Tunisie : Victor Valensi, architecte.

Pavillon de Madagascar : Gabriel Vessière, architecte.

# INNOVATION

## VENTE APRÈS INCENDIE

### 3 Millions d'Articles de Voyage Sacrifiés

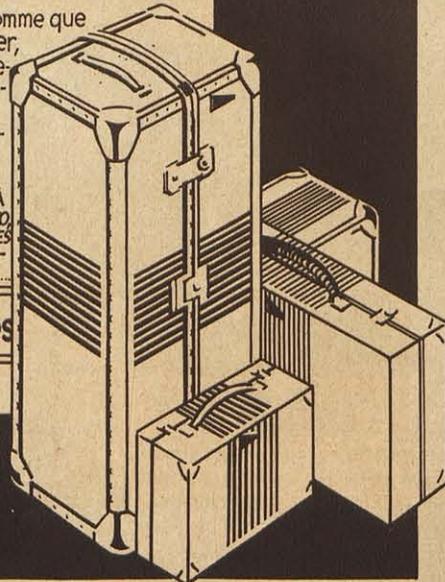
Même si vous n'avez pas immédiatement besoin de beaux bagages, ne laissez pas échapper cette OCCASION UNIQUE pour vous équiper en BAGAGES DE QUALITÉ qui seront admirés et qui vous serviront toute la vie.

Quelle que soit la somme que vous voulez dépenser, vous trouverez exactement ce que vous souhaitez dans le choix considérable d'Articles sacrifiés comprenant :

MALLES ARMOIRES, À CHASSIS, MALLES D'AUTO, PORTE-HABITS, MALLETES GARNIES, SACS, TROUSSES, PIC-NICS, etc, etc...

104, Champs-Élysées

PARIS



Offre exceptionnelle : Pendant toute la durée de la vente, vos anciennes Malles "Innovation" seront reprises en compte.

# AU PAYS DE L'OR

## ET DU CRIME

par Stéphane Faugier

### VI. — Femmes de prospecteurs

**N**ous avons quitté le *degrad*, Banc de sable. A petites étapes, nous redescendions Sparwine. Nous avons atteint le Maroni. Le beau temps persistait. Longues flâneries sous le *panakori* tressé, tandis qu'en chantant, les hommes pagayaient dans le fleuve. Haltes du soir où, les femmes des canotiers font un brin de toilette et préparent le repas, tandis que, une à une, les pirogues se groupent, reflétant dans l'eau claire, leurs extrémités relevées.

Nous avons ainsi regagné Saint-Laurent. Par une chance inespérée — la correspondance du courrier d'Europe passe là-bas tous les mois seulement — un paquebot partait le lendemain même pour La Martinique.

— Vous me ferez le plaisir de passer cette dernière soirée avec moi, nous avait proposé M<sup>me</sup> Eudoxie.

Je ne manquai pas de m'y rendre.

✱

Madame Eudoxie habitait à la limite de la ville officielle et du quartier Chinois, une baraque de planches assez spacieuse. Ses voisins immédiats, Shou, le trafiquant d'opium et Balthazard Barruch, l'agent électoral, étaient de paisibles gentlemen de couleur, discrets et peu tracassiers. Ils venaient quelquefois prendre une tasse de thé — oh ! juste une tasse de thé ! — car ne croyez pas que Madame Eudoxie songeât à faire la contrebande de l'or...

La maison de Madame Eudoxie était composée de deux pièces. Dans la première, une table Louis-Philippe, un fauteuil éventré et deux chaises crasseuses, recouverts d'un vieux dais aux draperies couleur de temps. Aux murs du logement étaient accrochées des images pieuses entourées d'ailes de papillons. Une vague odeur flottait dans l'air, faite de relents d'huile rance et de pipi de rats, qu'on ne trouve nulle part ailleurs au monde, qu'en Europe, chez les prostituées de bas étage. M<sup>me</sup> Eudoxie poussa des cris de joie dès que Chérubin d'un coup de pied, eut ouvert la porte.

— Ah ! mes enfants, vous voilà !... Ça fait plaisir de voir du monde de connaissance ! Autrement, j'avais tous les soirs dix amis. Maintenant, il n'y a plus que les vieux camarades...

Elle nous désignait Shou et Balthazard Barruch, assis devant une tasse de café. Les deux hommes se levèrent à demi de leurs sièges, portèrent la main à leur chapeau...

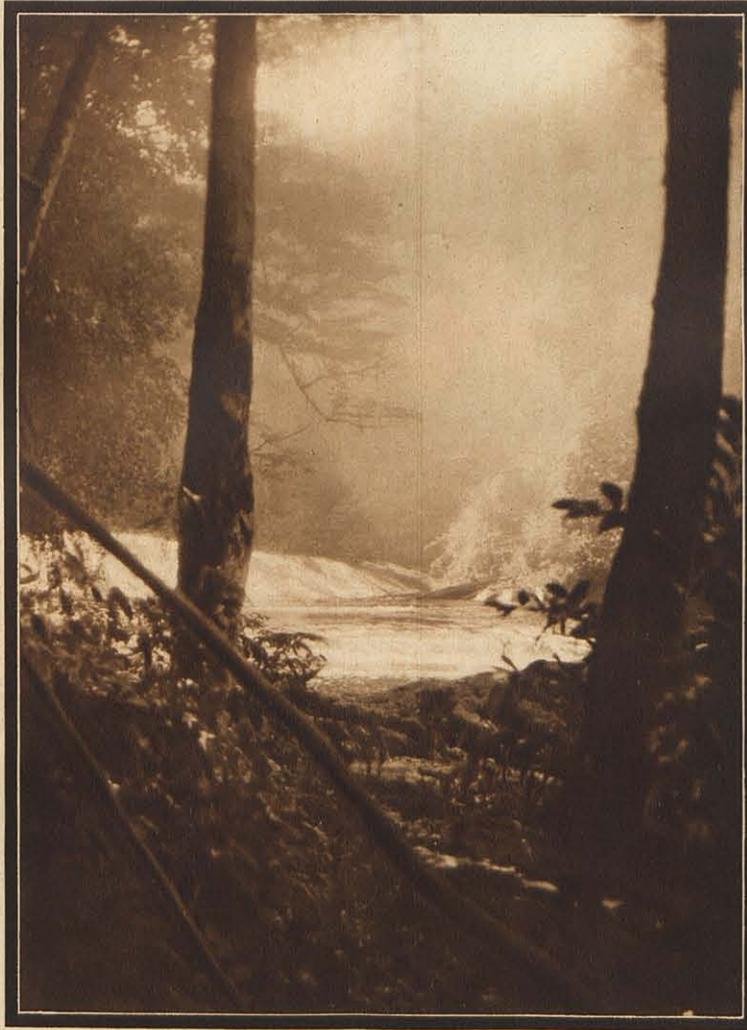
— Vous prendrez bien un peu de café, n'est-ce pas ?

Déjà elle remplissait nos tasses. Chérubin huma le breuvage et, mi-plaisant, mi-sérieux :

— Il n'y a pas de *moucou-moucou* (1) de-

(1) Le *moucou-moucou* est une herbe de rivière dont certaines créoles composent leurs aphrodisiaques. Pris à haute dose, ce peut être un poison violent.

\* Voir les Nos 166 à 171.



Après chaque averse, l'eau s'évapore en un brouillard épais qui obscurcit le paysage.



Le samedi soir, lorsque le prospecteur redescend au village, harassé de sa dure semaine de labeur en forêt, il trouvera, en échange de son or, un peu d'illusion dans un carbet hospitalier.

dans, au moins, M<sup>me</sup> Eudoxie ? La mégère éclata de rire.

— Du *moucou-moucou* ? Vous n'y songez pas, M<sup>me</sup> sieu Chérubin ! Je ne vous ferais pas cette blague ! On ne trouve plus de femmes à Saint-Laurent !...

Monsieur Shou fit entendre un discret sifflement d'approbation.

M<sup>me</sup> Eudoxie poursuivait :

— Tenez, je viens de voir deux de mes anciennes *servantes*. Vous savez combien elles m'ont demandé, pour remonter avec moi au placer ?... Je vous laisse deviner ?... Non : eh bien elles exigeaient *cinq grammes* (1) par jour ! Cinq grammes par jour et nourries !... Si ce n'est pas une honte !...

En fermant les yeux, je voyais en ce moment, comme si elles eussent été là, présentes, les quatre autres *servantes* de M<sup>me</sup> Eudoxie que j'avais connues à Grand Placer : quatre pauvres créatures, quant l'alcool, traînant après elles une marmaille barbouillée attrapée au hasard de l'étreinte d'un soir, avec un mineur aux poches lourdes de pépites...

Notre hôte répétait :

— Si ce n'est pas une honte...

Puis, soudain, s'adressant à Balthazard, qui, jusque-là était resté muet.

— On m'a dit que Scolastique s'était mariée ?

Balthazard hocha la tête. Oui, Scolastique, revenue quelques mois auparavant, riche de plusieurs kilos d'or, économisés gramme par gramme, s'était mariée. Elle avait épousé un beau garçon qui la battait comme plâtre, lui croquait son argent, mais qu'elle adorait, comme, seules, savent adorer les créoles un peu mûres.

— Pauvre fille, soupira Eudoxie. Mais... et Desdémona ?..

Le front de Balthazard se rembrunit légèrement.

— C'est une drôle d'histoire.

Et, s'adressant à moi, tandis que, d'une main distraite, il emplissait de tafia sa tasse jusqu'au bord...

— Cette Desdémona, autrefois, était avec un mineur anglais : Jack-le-Dur. Le fait est assez rare, sur les placers, pour être signalé. A part quelques femmes, mariées légitimement et fidèles à leur mari par la force des choses, les filles, là-bas, vous le savez aussi bien que moi, ne s'attachent pas, sinon, comme Scolastique, lorsque, vieilles et riches, elles se sont retirées des affaires. Donc Desdémona était amoureuse de Jack.

Jack-le-Dur, à cette époque, travaillait en compagnie d'un nommé Mendore, un garçon de Sainte-Lucie, assez peu recommandable. Un jour, Jack et Mendor, d'un même coup de pioche, tous deux à la fois, mirent à nu une pépète de plusieurs livres.

Grande joie, bamboula, saoulerie et, le soir, naturellement, au moment du partage, ba-

(1) Cinq grammes d'or.

taille. Jack le Dur reçut un terrible coup de pelle sur la tête, mais tua raide, Mendor, d'une charge de chevrotines.

Aidé de Desdémone, Jack-le-Dur descendit à Saint-Laurent se faire soigner. Autrefois, il avait eu maille à partir avec la justice ; il fut arrêté à son arrivée. La gendarmerie fit une petite enquête. Jack-le-Dur était craint au placier. Dès que l'on sut qu'il était sous les verrous, les langues se délièrent et il fut bel et bien inculpé d'assassinat et transféré au parquet de Cayenne. Desdémone l'y suivit... Jusque-là, vous savez l'histoire, n'est-ce pas, M'âme Eudoxie !

— Oui, *mo fils*, c'est exact, continue...

Balthazard huma sa pipe et l'alluma à la flamme de la lampe.

— Eh bien, je vais vous dire la fin de l'aventure. L'an dernier, vous savez que j'étais gérant de la succursale de la Maison X... à Mana ?... Un soir, je vois arriver une pauvre fille, les pieds écorchés, maigre à faire peur... Elle vient au comptoir.

— C'est toi, Desdémone ?...

Elle a baissé la tête.

— Qu'est-ce que tu veux, ma fille ?...

— Voilà, j'aurais voulu un peu d'argent, ou bien un peu de couac, pour continuer ma route. Ils ont guillotiné mon homme. Alors, je retourne aux placiers. Avancez-moi quelque chose...

Nous venions justement de recevoir une circulaire qui nous interdisait de faire la moindre avance aux mineurs ou aux femmes. Alors, le commerce, c'est le commerce, n'est-ce pas, moi, je lui réponds :

— Ma pauvre fille, pas possible.

— Mais, vous savez, j'ai pas mangé depuis longtemps, qu'elle me dit.

On a beau avoir des ordres formels, on n'a pas un cœur de pierre, pas vrai ? Moi, j'essaie de la sauver :

— Ecoute, la maison ne veut pas que nous fassions des avances. Mais, moi, à titre personnel, je veux bien t'aider un peu...

Elle hausse les épaules.

— Merci, je ne reçois pas la charité.

Moi, je ne pouvais pas en croire mes oreilles !...

Pendant que je restais là, pantois, la fille avait disparu.

Bon. Ces choses-là, ça ne se voit pas tous les jours, pas, m'âme Eudoxie... mais, s'il fallait se mettre la tête à l'envers pour chaque fille qui n'a pas à manger, on deviendrait vite fou, en Guyane. La journée se passe. Je vaque à mes affaires et je vais me coucher.

J'ai mal dormi, cette nuit-là. Il me semblait que quelqu'un se plaignait doucement, dans la rue, devant mes fenêtres. Vers 4 heures du matin, les gémissements ont cessé.

Deux heures après, je descends ouvrir ma boutique. Qu'est-ce que je vois, allongée devant ma porte ? Desdémone, les membres raidis, les doigts recroquevillés. Des mouches bourdonnaient déjà autour de ses narines...

Le médecin de la léproserie était justement de passage. Je lui porte le cadavre. Il pratique l'autop-

sie. Et, quand il m'a dit de quoi elle était morte, ça m'a complètement chaviré.

Desdémone était morte de faim !...

M'âme Eudoxie hochla la tête.

— Evidemment, le commerce, c'est le commerce !... Pourquoi avait-elle refusé la charité, aussi, cette imbécile ?...

— Mais, attendez, M'âme Eudoxie, vous ne savez pas le plus beau de l'histoire.

Pour faire l'autopsie, on l'avait déshabillée. En lui remettant ses vêtements, on trouve, sous sa robe une liasse de papiers, on les regarde. On trouve des factures d'avoués, des reçus d'avocats, un tas de papiers timbrés, de demandes d'expertises. Et puis aussi, des petits bouts de papiers, vous vous souvenez qu'elle avait été élevée par les sœurs et qu'elle savait écrire.

Vendu aujourd'hui un sautoir à deux rangs de pépites... 1.800 francs.

Acheté des conserves, pour Jack... 150 francs.

Provisions au défenseur... 1.450 francs.

Vendu un dernier bracelet... 250 francs.

En totalisant toutes les factures, il y en avait pour 25.000 francs au moins... Elle avait ainsi tout dépensé pour Jack, tout, jusqu'à son dernier centime, pour venir mourir de faim à ma porte !...

Balthazard se tut. M'âme Eudoxie alluma à son tour sa courte bouffarde.

— Voilà où vous mène la mauvaise conduite !... Pas de danger que *les miennes* prennent ce chemin !... Je le leur dis assez : Mes filles, dans notre métier, du jour où l'on s'attache à un homme, on est fichue !...

On entendit un ronflement discret. Shou, blasé sur ce genre d'histoire, s'était endormi.

Balthazard rapprocha sa chaise de celle de M'âme Eudoxie.

— Je m'embarque ce soir pour Sainte-Lucie. Dans mes deux valises, je puis emporter cinquante kilos à la barbe des gabélous. Mon laisser-passer est en règle. On partagera les bénéfices. Quel est le tout dernier prix de votre *production* ?...

Un long hurlement de sirène l'interrompit. Là-bas, sur le fleuve, accostait le paquebot qui devait me ramener...

Et, soudain, je me sentis très loin de ce bouge, de M'âme Eudoxie, de son atroce sourire, loin de la Guyane, de ses laideurs et de sa crasse, à ce premier appel de la France...

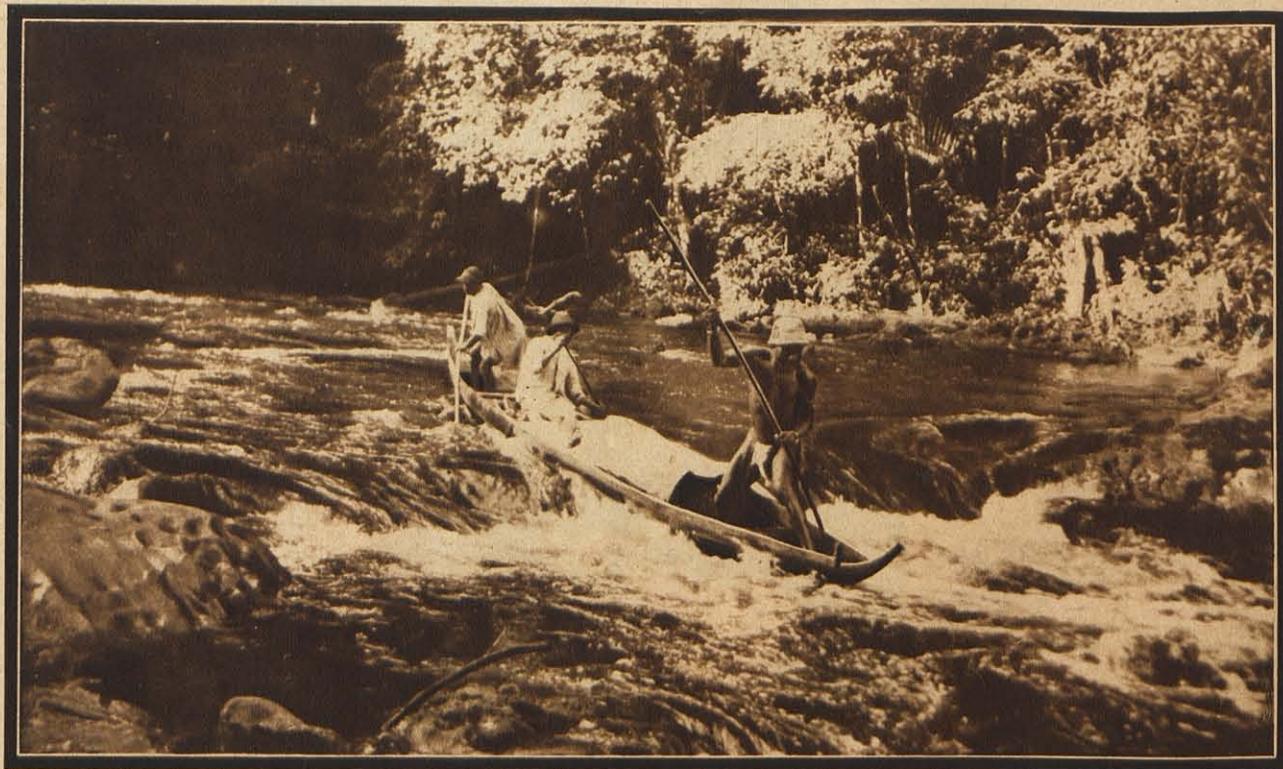
Stéphane FAUGIER.

F I N

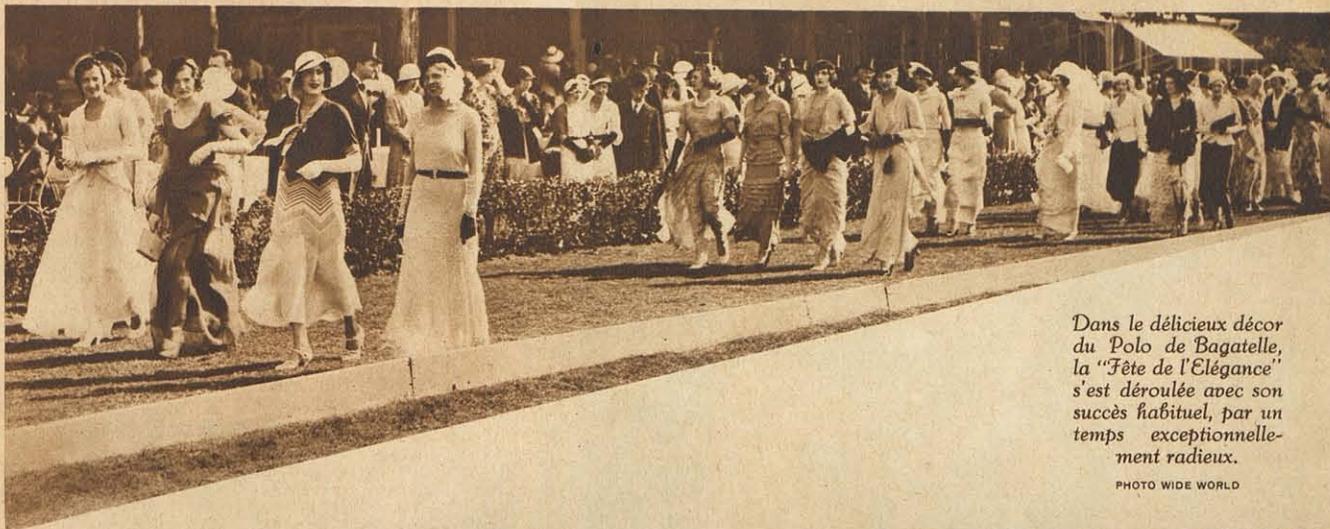
Copyright by Stéphane Faugier, Paris 1931.



La femme d'un canotier fait un brin de toilette.



Pirogue sur la rivière descendant un rapide.



Dans le délicieux décor du Polo de Bagatelle, la "Fête de l'Élégance" s'est déroulée avec son succès habituel, par un temps exceptionnellement radieux.

PHOTO WIDE WORLD

APRÈS  
LA GRANDE  
SEMAINE  
DE PARIS

par Francine



Très avant-guerre, ces tubes gris, ces robes longues, ces petits chapeaux sur l'oreille droite, ces grandes capelines.

PHOTO HUG BLOCK

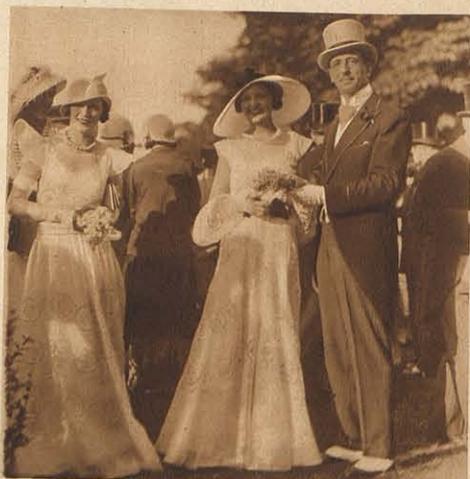


Une foule animée se presse à l'entrée du Polo. Cette photographie montre à quel point la mode a, cette année, des aspects inattendus autant qu'éclectiques.

PHOTO HUG BLOCK



LES LINONS UNIS, LA  
BRODERIE ANGLAISE OU  
SUISSE, LA DENTELLE  
D'IRLANDE, TOUTS LES  
TISSUS DE COTON  
SORTENT AVEC ÉCLAT  
D'UN LONG ABANDON...



M<sup>me</sup> Lanbin sait nous faire apprécier la réapparition des robes de mousseline garnies de broderies anglaises.

PHOTO SEEBERGER

Ces deux charmantes robes de Worth ont été parmi les plus admirées au Polo. Les chapeaux sont de Gaby Mono.

A GAUCHE ET A DROITE, LA MÊME ROBE DE DOS ET DE FACE. — PHOTO SEEBERGER



Une jolie note de couleur sur la pelouse verte du Polo. Ce boléro et ce chapeau bleu vif de Bruyère qui faisait ressortir la blancheur de la jupe d'organdi sillonnée de piqûres bleues.

PHOTO WIDE WORLD



Quel ensemble amusant a créé Martial et Armand : robe longue d'Irlande, manchon d'été, basque, gros noeud de ruban et petit chapeau à plumes, de Mado.

PHOTO KEYSTONE



PHOTO

Très remarquées ces deux robes de linon bleu clair de

WIDE WORLD

Louise Boulanger avec les canotiers noirs d'Agnès.



Ce toquet si nouveau en velours noir, garni de deux touffes de plumes d'autruche, est de Jane Blanchot; la robe de georgette vert clair est de Francis.

PHOTO SEEBERGER



Rien de plus seyant que ces plumes blanches faisant perruque sous ce chapeau de postillon noir d'Esther Meyer, le mantelet de velours rouge garni de renard noir et la robe imprimée noire et blanche, sont d'Agnès Drecoll.

PHOTO SEEBERGER

CET ÉTÉ, IL EST INDISPENSABLE D'AVOIR UN PROFIL IMPECCABLE A GAUCHE, LE PROFIL DROIT SOUVENT COMPLÈTEMENT CACHÉ PEUT LAISSER A DÉSIRER...

Les nouveaux bérêts de velours noir découvrant complètement le côté gauche, Agnès les garnit parfois d'un bouquet de grosses marguerites.

PHOTO SEEBERGER

Agnès Drecoll et Esther Meyer ont réussi à faire paraître en 1931 ce ravissant "portrait de grand'mère".

PHOTO SEEBERGER →

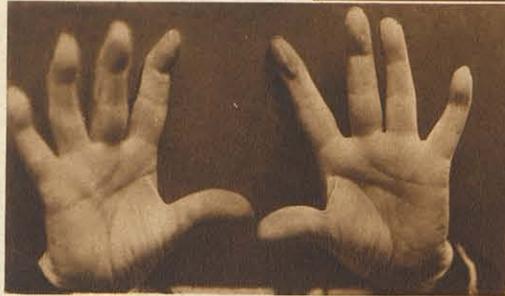


### RACHILDE.

— Oh ! la grande généreuse qui fut toujours adorée des jeunes ! La grande volontaire ! La grande imaginative qui à vingt ans se promenait en homme, précédant M<sup>me</sup> Dieulafoy et la Marquise de Morny ! N'a-t-elle pas, vers vingt-huit, trente ans, retardé sa chance par une décision de son choix ?

En tout cas, sa chance, elle l'a doit à elle-même, à l'originalité de son cerveau préoccupé par les plus étranges complexités, sa chance, elle l'a gagnée, pied à pied.

Les envieux n'ont pas manqué ! Le Soleil a brillé tout de même...



### DAMIA.

— Soleil de Vénus ! La renommée et l'amour ! s'écrie M<sup>me</sup> Luce Vidi, devant la souple main longue de Damia, dont la belle ceinture de Vénus, bien cintrée, rose, sans barre, ni carré, ni étoile, est une preuve irréfutable d'énergie et de volonté. Voici une forte personnalité artistique qui trouvera, dans des succès de carrière, l'apothéose de sa joie ou la consolation de sa peine. Mais savez-vous qu'étant sous le signe de Vénus, elle comprend la musique sous toutes ses formes et elle aurait fait aussi, une remarquable danseuse ?



### M. PAUL DOUMER, Président de la République.

— Savant et politicien ! M. Paul Doumer est l'un et l'autre tout à la fois. C'est une personnalité double. Remarquablement droit, sincère et possédant cette espèce de charme... de magnétisme, il a su mériter des amitiés puissantes. Comme tous les êtres foncièrement loyaux, il aurait en tendance à la vivacité, mais pas

# M A

*I*l est toujours très amusant de quelque coin secret de la vie d'un personnage intime peut être qu'à quel degré le premier a-t-il abdiqué ? Qu'ont-ils connu et... que entretient avec eux ne nous l'apprend nos fameuses chiromancie... les d'entre eux. Penchée sur leurs lignes

### Maître HENRY TORRÈS.

— Encore une main épatante ! Elle révèle une volonté forte, acharnée et beaucoup de cœur. Le sujet est excessivement bienveillant. Il est quelquefois récompensé par l'ingratitude.

— Ses planètes ?

— Jupiter et Mars, en antagonisme contre Jupiter, ce qui indique la réussite par l'effort, malgré les adversaires, malgré les complots.

### HENRI MATISSE.

— Une main martienne et qui révèle la franchise. Le sujet dont la nature artistique est remarquable ne se sert — pour réussir — que de moyens honnêtes. Il a le courage de ses opinions et il sait les défendre. Dans le domaine sentimental, il pourrait se révéler assez frondeur ? Cette année lui sera favorable. Un projet auquel il tient se réalisera en fin d'hiver. Ses planètes : Mars, Jupiter, Lune, Vénus.

C'est sous l'influence de Vénus qu'il a suivi le sentiment de la forme, ne raisonnant pas, ayant du goût et, entre deux tableaux, dans le calme, il choisit le plus beau, le mieux des deux.



### Maître HENRI-ROBERT, de l'Académie Française.

— Ses facultés intellectuelles merveilleuses n'ont-elles pas été mises brusquement en valeur ? Je lui vois un esprit assimilateur, une imagination sans cesse sollicitée et que la raison dirige, une volonté et... une puissance de charme. Cette année m'apparaît comme marquant dans sa vie une orientation nouvelle...

PHOTOS HENRI MANUEL



discernement et volonté, il s'est dominé lui-même. Il n'est pas impossible que — vers 1932 — de très fortes cabales s'élèvent contre il triomphera. C'est un vainqueur ! Voyez ce formidable mont de Jupiter, cette ligne de renommée qui part du mont de la Lune ! Cependant, la signature de Mars s'inscrivant ici après celle de Jupiter, la victoire ne va pas sans combat.



**CHARLES LE GOFFIC.**

*de l'Académie Française.*  
— Oh ! celui-là, il n'est pas ordinaire. Mais l'observation la plus curieuse que peuvent permettre d'établir ses lignes, c'est le retard subi par sa renommée à cause d'événements imprévus, tout extérieurs, enfin par la faute du hasard ! Pourtant, cette main, voyez comme elle est bienveillante !  
— Sur quoi attirez-vous particulièrement l'attention de M. Charles Le Goffic ?  
— Sur les dangers de l'air ! Qu'il évite d'aller en avion.



**CAMILLE JULLIAN.**

*de l'Académie Française.*  
— Main fantastique ! Cerveau encyclopédique, inventif et réalisateur. Chercheur infatigable. C'est à Mercure qu'il doit la logique, la finesse et le savoir-faire qui dominent toute son œuvre. Sous la triple influence de Saturne, Soleil, Mercure, M. Camille Julian pouvait briller en n'importe quelle branche de la science. Mais que l'éminent académicien se garde des affaires montées en association.  
Voilà un conseil qui pourrait être utile à plus d'un.

# INS

...er un peu les portes et de découvrir grand homme ou d'une femme célèbre. différent du personnage officiel : jusqu'où servir le deuxième ? Enfin, qu'ont-ils accompli avant d'atteindre l'apogée où nous les avons connus ? Le plus long pas. J'ai donc apporté chez l'une de vous, tout simplement, de quelques-uns stériles, M<sup>me</sup> Luce Vidi m'a confié :



**PHILIPPE BERTHELOT.**

— La main d'un penseur, d'un chercheur et d'un modeste.  
Sa satisfaction est beaucoup plus dans la réussite même que dans la gloire qui s'en suit.  
Il aime la vie calme, le silence du laboratoire. Il a pour planètes le Soleil, Saturne, Jupiter, Lune. Qu'il se méfie un peu de l'eau. Il verra se réaliser, cette année, un résultat longtemps cherché.



**ANDRÉ CITROËN.**

— La main d'un chef ! Oh ! je ne me fais pas de bile pour cette main-là ! Signée de Jupiter, de Mars et de Mercure, c'est la main d'un animateur, d'un réalisateur.  
— Il arrivera ?  
— Vous souriez ! Eh ! bien, oui ! Il a une belle ligne de Soleil, ce qui veut dire qu'il réussira dans tout ce qu'il entreprend. Il aime à s'entourer de belles choses à la condition que ces choses coûtent cher. M. Citroën n'a pas encore fini d'arriver et je lui prédis — entre décembre 31 et février 32 — un résultat financier considérable en dehors des affaires propres à sa société d'automobiles !



**PAUL-BONCOUR.**

— Quelle réputation ! Quelle gloire sur cette main-ci ! Son possesseur se montre appelé à prendre, après un événement brusque, un poste éminent. Il ne fait que monter, non sans lutter néanmoins, et d'autant que, lui aussi, ne cherche que les voies honnêtes, poussant l'amour de l'humanité jusqu'à l'utopisme.

**D** E mai 1926 à juin 1930, le marquis de Wavrin — le grand explorateur belge — a parcouru plusieurs milliers de kilomètres, entre les Etats de l'Equateur, de Colombie, du Brésil, de Bolivie et du Pérou.

Au cours de ce voyage, il a tourné 20.000 mètres de pellicule. Documents uniques, sur la vie de plusieurs tribus restées rebelles à l'influence européenne, et dont quelques-unes ont conservé d'impressionnants souvenirs de la grande civilisation Inca.

Chargé de choisir les passages les plus saisissants du voyage, et d'en faire un documentaire de 2.000 mètres, Alberto Cavalcanti, très honnêtement, s'est gardé de toute intervention technique, de tout truquage, de tout « raccord » ; son montage est, en quelque sorte, un résumé, qui respecte jusqu'à l'ordre chronologique des scènes. Le résultat fait « vécu », authentique, ce qui est appréciable par ces temps de documentaires reconstitués en studio.

Tel quel, cependant, le film risque fort de paraître long à beaucoup ; parce qu'il veut montrer trop de scènes intéressantes, qu'un excès de scrupule empêche Cavalcanti de regrouper, de recomposer, suivant un rythme nouveau. La « suite » du voyage n'est pas nécessairement cinématographique ; il s'agit simplement qu'elle le devienne, même au prix de quelques sacrifices : renoncer à tel et tel épisode, insister plus particulièrement sur tel autre ; en un mot, centrer l'attention.

La vérité, c'est qu'il y avait là matière à plusieurs films, tous admirables.

En voici, pêle-mêle, quelques éléments : fêtes de la Saint-Jean à Otavalo, costumes rigides et chatoyants des « Dansantés », dont les évolutions évoquent des rites d'avant l'invasion européenne. Violentes et tragiques courses andines qui se déroulent au seuil même de l'église. Danses totémiques des Boros (fâcheusement accompagnées par une bien pauvre musique de chambre d'« inspiration » exotique). Chez les Napos, une étonnante séance de sorcellerie thérapeutique, trois guérisseurs officiant auprès d'une agonisante. Enfin, la farouche tribu des Jivaros, qui chassent à la sarbacane avec des fléchettes empoisonnées, et qui pratiquent sur leurs adversaires vaincus la terrible opération de la « réduction des têtes » ou Tzan-Tza, dont voici la recette (avis aux amateurs) :

Prenez un ennemi, tranchez-lui la tête.

Découpez ensuite proprement des os du crâne la chevelure entière et la peau du visage. Ebouillantez alors le tout dans un vase en terre cuite. (Cette opération, pour être parfaite, devra être exécutée en présence de l'épouse de la victime.)

Tête petit modèle, travail soigné se porte en pendentif ou fixée à la ceinture.



Côte à côte, le tam-tam femelle et le tam-tam mâle d'une tribu ocaïna.

C I N É M A

A U

P A Y S

D U

S C A L P

Film tourné par le Marquis de WAVRIN, présenté par Alberto CAVALCANTI.

Photos C. U. C.

Passé actuellement au "CAMÉO".



Vieux lions de mer sur la côte du Pérou.

Plus tard, on remplira la dépouille de gravier chaud et de sable blanc des rivières, puis on la confiera à un spécialiste qui, pendant des mois, la modèlera. Le rétrécissement progressif des tissus qui résulte de ce travail, aboutira en fin de compte à ce curieux bibelot que vous pourrez mettre sous vitrine, mais que les Jivaros préfèrent accrocher à leur ceinture...

Le film se termine sur de belles images : champs de « guano » à perte de vue, couverts de pélicans, de « fous » et de guanayes (150.000 oiseaux à l'hectare), qui, tout à l'heure, dans un immense mouvement symphonique, s'envoleront vers l'Océan.

Henri TRACOL.



Chez les Indiens de l'Ucayali, les tortures de l'Institut de beauté commencent avec la plus tendre enfance : aplatissement du front.

Ces motifs peints à même la peau ne font-ils pas très « habillé » sur le dos de ces Indiens Boros.



Le marquis de Wavrin, auteur de "Au pays du Scalp", a consacré douze années de sa vie à explorer l'Amérique du Sud inconnue.



# Concours

des

# Petits Bateaux

**5.000 francs**  
**DE PRIX**

Chaque peuple emploie, le long des rivages ou sur les cours d'eaux, ses embarcations propres. — Chacun des esquifs reproduits ici porte un nom spécial. Quel est-il ? Pour faciliter les recherches de nos lecteurs, nous leur signalons que les noms des bateaux faisant l'objet de ce Concours figurent dans la liste ci-après : Dahabea, Catamaran, Sampan, Caique hindou, Pirogue océanienne, Jonque tonkinoise, Galère royale du Siam, Shamrock, Gondole vénitienne, Bachot, Barque, Canot hollandais, Barque turque, Barque persane ? Voir règlement du Concours et liste des prix, page 996.



1



2



3



4



5



6



7



8



9



La prison Saint-Gilles à Bruxelles d'où partit un matin, pour les fossés du champ de tir national, miss Edith Cavell...

# LES PRISONS-SANATORIA EN BELGIQUE

PAR ROBERT DUBARD

**A**VEZ-VOUS lu « Prisons de Femmes » de Carco ? Il faut quelquefois avoir le courage de se pencher sur la douleur...

Haguenau, Rennes, Montpellier. Des murs. Un règlement, un seul. Des cachots. Des cages de fer pour la nuit. L'atelier et son travail forcé. A Haguenau, des vieilles octogénaires, qui ont oublié jusqu'au souvenir de leur crime. Elles effiloquent au long du jour de vieilles laines, et, comme leur travail est sans profit, elles sont privées de la cantine indispensable à améliorer un ordinaire de famine. Certaines ont, cependant, dans quelque campagne de France, des enfants qui ont pardonné. La prison garde l'aïeule, qui subit sa peine, inconsciente de sa faute, comme une bête ploie l'échine sous les coups. Pourquoi ?

Quelqu'un m'a dit : « La prison doit faire peur... » Sans doute, mais une société se dégrade en n'apportant pas dans l'application de la peine une intelligence qui est justice.

La responsabilité n'est pas égale devant le crime. Soixante pour cent des condamnés sont plus ou moins des anormaux. Les psychiatres le savent bien. Avez-vous jamais vu les moulages de têtes qui sont tombées sous l'échafaud ? On est frappé des anomalies que présentent la forme des crânes, la bestialité et la morbidité de ces faces.

Or, le régime pénitentiaire, tel qu'il est généralement appliqué, ne fait, le plus souvent, qu'aggraver les tares des détenus. Ils sont perdus pour eux-mêmes et pour la société. Libérés, ils font des récidivistes.

Ceci, la Belgique l'a compris. Depuis 1920, fonctionne dans toutes les prisons du pays un service d'anthropologie. Il faut savoir si le condamné est un homme jouissant de toutes ses facultés ou un malade et quel malade. Si c'est un malade, il faut le soigner et tâcher de le guérir, afin de le rendre sans danger à la liberté, sa peine accomplie.

Une loi toute récente, elle est en application depuis le 1<sup>er</sup> janvier dernier, complète heureusement cette réforme. Cette loi, dite de « défense sociale » permet de garder un récidiviste (après trois condamnations pour le même délit), atteint de tares mentales, jusqu'à complète guérison, quelle que soit la peine à laquelle il a été condamné. Il est l'objet, pendant sa détention, d'un régime spécial, établi selon les indications des médecins psychiatres.

Le régime pénitentiaire ainsi conçu est, non seulement inspiré par des sentiments d'humanité, mais encore par le souci d'un intérêt social bien compris. La détention est faite pour racheter et non

pour avilir. Racheter, si l'on veut bien y réfléchir, cela veut dire guérir. Le prisonnier, quand il signe sa levée d'érou est absous par la Société. Sort-il guéri ? Toute la question est là. Ici les chiffres parlent éloquemment. En Belgique, en 1928, le nombre des récidivistes avait diminué de 40 pour 100.

L'œuvre de guérison se complète, en Belgique, d'une œuvre d'éducation. Instruire n'est-il pas, du reste, souvent synonyme de guérir ? Les prisonniers auront des livres, des conférences hebdomadaires ; les jeunes, après un examen spécial d'orientation professionnelle seront groupés dans des centres spéciaux, d'où ils sortiront avec un métier.

Chaque prison a une affectation spéciale. Merxplas est une prison thérapeutique avec des sections spéciales pour les nerveux, les débiles mentaux, un sa-



Les cellules des tuberculeux à la prison de Merxplas.



Des prisonniers libres sur parole travaillent aux champs. Il y a parmi eux des forçats à vie.

natorium. Un enseignement agricole très poussé y est donné aux jeunes détenus. Gand a un quartier spécial pour les condamnés dont l'état physique ou mental ne peut s'accommoder du régime cellulaire ; les métiers industriels y sont enseignés. Reckhoim est spécialement affecté aux aliénés non dangereux. Tournai aux aliénés dangereux. Forest, prison de femmes, a une école ménagère et un atelier de tricottage. Partout s'affirme ce souci de rendre à la Société, leur peine accomplie, des citoyens qui pourront reprendre leur place dans la vie, affranchis aussi bien moralement que physiquement de leur condamnation, des êtres véritablement libres.

## L'HISTORIQUE DE LA LOI BELGE et les services d'anthropologie pénitentiaire

C'est en 1907, sur l'initiative du docteur Vervaeck, que fut créé à la prison de Saint-Gilles, de Bruxelles, le premier service anthropologique. Il avait pour objet l'étude scientifique des délinquants et donnait, d'une manière officieuse des conseils



Atelier de tricotage à la prison de Forest.



La galerie de cure de la prison-sanatorium de Merxplas.

pour le traitement des anormaux. Les résultats obtenus furent si satisfaisants que, treize années plus tard, en 1920, M. Vandervelde, alors ministre de la Justice, confiait au service anthropologique un caractère et une mission officiels et en étendait l'activité à toutes les prisons du royaume.

Afin de pouvoir observer les détenus soumis à une expertise mentale, il fut créé, à côté des laboratoires anthropologiques, une salle commune d'observations dénommée « annexe psychiatrique », aménagée à l'instar des services d'observations dans les asiles.

Aujourd'hui, après le jugement, tous les condamnés de plus de trois ans, sont l'objet d'un examen approfondi dans un laboratoire d'anthropologie pénitentiaire.

Cet examen a pour but de fixer après enquêtes sociales et pédagogiques et un examen médico-psychiatrique et anthropologique complet, les causes et origines de la délinquance et par voie de déduction le traitement pénitentiaire des condamnés. Le principe est donc de substituer à l'uniformité de la peine en cellule, l'individualisation thérapeutique du traitement pénitentiaire.

Les jeunes condamnés sont comme leurs aînés, soumis à l'examen anthropologique, mais font en outre l'objet d'un examen spécial d'orientation professionnelle.

### LE DOSSIER ANTHROPOLOGIQUE

Le dossier anthropologique du condamné a remplacé, en Belgique, le service anthropométrique tel qu'il fonctionnait encore en France.

On aura une idée de la minutie avec laquelle est fait cet examen, quand on saura que le rapport qui en résulte est un cahier de trente-cinq pages contenant les réponses à treize cents questions.

L'examen porte notamment sur les points suivants : renseignements généraux, examen criminel, conditions sociales, hérédité, examen médical complet, mensurations, tares de dégénérescence, fonctionnement nerveux, examen psychologique, fonctions intellectuelles, sens moral, affectivité, etc., etc. On ajoute au rapport les renseignements pénitentiaires, c'est-à-dire la conduite en prison, les chances d'amendement et de reclassement. Ce rapport est communiqué aux membres du haut personnel, ainsi que sur leur demande, aux membres du Comité de patronage et de l'Office de réadaptation sociale, qui s'occuperont du prisonnier à sa libération.

### LA LOI DE " DÉFENSE SOCIALE "

Pour compléter, comme nous l'avons dit, cette œuvre de rééducation morale, une loi a été votée qui est entrée en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier dernier. Cette loi a un titre : « Loi de défense sociale à l'égard des anormaux et des délinquants d'habitude ». Elle a pour objet de garder un récidiviste en état de déséquilibre ou de débilite mentale dans une annexe psychiatrique d'un centre pénitentiaire jusqu'à complète guérison.

Cette loi prévoit tout d'abord la mise en observation des inculpés dès que ceux-ci donnent un signe quelconque de déséquilibre mental à toutes les phases de la procédure.

Elle s'entoure des garanties indispensables en convoquant, après la requête adressée par le ministère public pour la mise en observation, un conseil où l'inculpé est représenté et laisse à celui-ci la liberté de recevoir les soins de médecins choisis par lui. Appel des décisions prises peut, en outre, être fait.

L'internement, après la mise en observation est ordonné. Cet internement se fait dans une annexe psychiatrique d'un établissement pénitentiaire, pour 5 ans, 10 ans ou 15 ans, selon que le fait est punissable d'une détention à temps, des travaux forcés ou de la peine de mort. Mais toujours, lorsque l'état mental de l'interné est suffisamment amendé pour qu'il y ait lieu de croire qu'il ne constitue plus un danger social, la Commission qui fonctionne auprès de chaque annexe, ordonne sa mise en liberté. Cette mise en liberté peut même être faite à titre d'essai. Dans ce cas, l'individu libéré est soumis pendant un an au moins à une surveillance, et, au bout de ce délai, s'il n'a donné aucun signe de trouble mental, la mise en liberté devient définitive ; en cas contraire, il peut être réintégré dans l'annexe psychiatrique.

Si le condamné anormal n'est pas guéri à l'expiration du temps de son internement, il doit être maintenu pour une nouvelle période. En un mot, on ne peut quitter l'annexe que guéri.

D'autre part, les récidivistes normaux sont mis par l'arrêt de condamnation à la disposition du gouvernement pendant une durée qui varie de 5 à 20 ans après l'expiration de leur peine.

Si l'on veut bien songer que la majorité des crimes sont commis par des récidivistes, la loi belge justifie son nom de « défense sociale ».

### LA PRISON DE FOREST

La direction du service pénitentiaire belge, parle avec une certaine fierté de la prison de Forest. Il faut avouer que c'est là une prison modèle, plus encore par l'esprit qui y préside, que par ses bâtiments neufs, clairs et d'une propreté méticuleuse.

A quelques minutes en tramway du centre de Bruxelles, Forest est une prison mixte. Elle abrite une soixantaine de femmes environ et une centaine d'hommes en prévention. La disposition de ses bâtiments se prête à cette cohabitation qui demeure, du reste, parfaitement étrangère l'une à l'autre.

Toutes les plus récentes améliorations du régime pénitentiaire sont appliquées à Forest. J'ai visité, dans tous ses détails, le service d'anthropologie avec ses appareils dont certains sont des inventaires, des dossiers, des innombrables fiches ; l'annexe psychiatrique

où un seul gardien surveille vingt détenus placés en observation, l'atelier de cartonnage, la cour de promenade en commun, l'infirmerie, etc...

J'ai vu chez les femmes, les salles de conférences, l'atelier de brochage, la buanderie monstre et mécanique, les réfectoires. Tout cela ressemble plus à un hôpital qu'à une prison : un hôpital où les malades feraient une cure de silence et habiteraient comme des moines, en cellules.

Mais ce qui m'a le plus frappé à Forest, c'est l'esprit d'apostolat que l'on rencontre dans tout le personnel depuis le directeur, M. Legrand, jusqu'aux simples surveillants.

— Nous avons été les premiers à appliquer le régime mixte, me dit M. Legrand. Beaucoup de prisonniers ne peuvent, psychiquement, supporter la solitude de la cellule. Malgré les appréhensions qui ont pu être formulées au début, ce régime nous a donné les meilleurs résultats.

Le régime mixte partage la journée entre les exercices effectués en commun et la cellule.

Des livres sont à la disposition des prévenus et ils assistent également à une conférence éducative hebdomadaire.

Si les prévenus hommes ont la promenade en commun, ou cependant le silence est observé, les femmes, par contre, sont encore au vieux régime de la promenade isolée. Celle-ci se passe dans d'étroits couloirs formés de hauts murs de briques fermés par des grilles. Ces couloirs sont disposés en étoile sur un demi-cercle, de telle façon qu'une seule surveillante suffit à l'ensemble.

Le souci de rééducation s'affirme à Forest avec l'école ménagère. M. Legrand a été frappé de ce que la majorité de ses pensionnaires ignoraient tout des soins d'un ménage. Un intérieur mal tenu est souvent la cause des absences du mari. Il est à l'origine de bien des délits.

C'est pour remédier à ce danger social que le directeur de la prison de Forest a créé l'école ménagère. Toutes les détenues de moins de trente ans y font un stage de trois mois avant de quitter la prison. On leur y apprend la cuisine, à établir un budget avec peu d'argent, des éléments de puériculture.

Le travail se fait à l'école ménagère, dans une atmosphère quasi-familiale. Sous l'œil maternel d'une infirmière. Et je me suis laissé dire qu'il arrivait souvent que le directeur vienne s'asseoir, à l'heure du dîner, à la table commune, pour apprendre à ces malheureuses qui, pour la plupart, n'ont jamais connu la douceur d'un foyer, à comprendre des choses dont, avant, on ne leur avait jamais parlé.

Cette œuvre généreuse de rééducation se complète, nous l'avons dit, par des conférences, mais aussi par un petit journal édité à la prison, distribué gratuitement à tous les prisonniers et prisonnières.

Il est sans doute encore trop tôt pour établir une statistique probante des heureux effets d'une telle organisation pénitentiaire. Mais qui peut douter que cette compréhension intelligente apportée dans la répression du crime ne doive pas produire une amélioration considérable de la santé morale d'une nation.

Robert DUBARD.



La cour de la prison de Forest où les détenus font la promenade en commun.

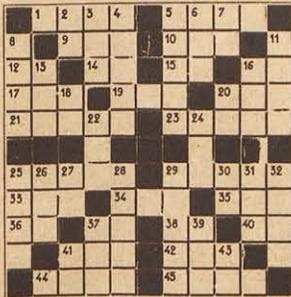
# DISTRACCTIONS DE LA SEMAINE

PROBLÈME N° 285

L'ACROBATE DU BRIDGE

SOLUTION  
DU PROBLÈME N° 276

Mots Croisés



Horizontalement. — 1 : Prénom féminin courant anglais. — 5 : Saillie d'engrenage destinée à recevoir et transformer le mouvement d'une machine. — 9 : A Paris, souvent encombrée. — 10 : Rivière de Droungarie. — 12 : Le bonheur d'un chien. — 14 : Pronom personnel. — 15 : Négation. — 17 : Un des quatre évangélistes. — 16 : Vu. — 19 : Bruit. — 20 : Donne un certain mal. — 21 : Instrument de chirurgie. — 23 : Parfumé d'un certain arôme. — 25 : Suit une action en justice. — 29 : Grand journal quotidien anglais. — 33 : Posé. — 34 : Petite pomme rouge et sucrée. — 35 : Genre de Mahomet-Calife de 651 à 661. — 36 : Pseudo. — 37 : Note de musique. — 38 : Son populaire du tambour. — 40 : Coutumes. — 42 : Trouble. — 44 : Unité de puissance électrique. — 45 : Hôtel renommé.

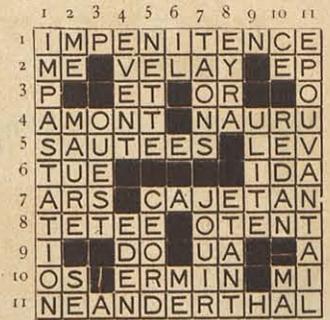
Verticalement. — 2 : Préfixe. — 3 : Etat organique des animaux les poussant à la reproduction. — 4 : Arbre appelé aussi chène-vert. — 5 : Célèbre tragédie de Corneille. — 6 : Boisson. — 7 : Note de musique. — 8 : Embarcation légère et rapide. — 13 : Certain. — 15 : Article. — 18 : Adverbe. — 19 : Note de musique. — 21 : Période de repos, de soins. — 22 : Saint patriarche. — 24 : A fait tort. — 25 : Genre d'oiseaux coureurs australiens. — 26 : Chiffre. — 27 : Deux lettres de transatlantique. — 28 : Fête, réunion. — 29 : Faire effort pour amener à soi. — 30 : Possessif. — 31 : Choisi. — 32 : Située. — 37 : Inquiète et tracas les époux. — 39 : On en trouve rarement un sincère. — 41 : Note. — 43 : ...ote.

PROBLÈME N° 52

présenté par M. R. Marchot

ERRATUM. — Le problème du 24 juin était indiqué sous le numéro 50, alors qu'il aurait dû porter le numéro 51.

Mots Croisés



SOLUTION  
DU PROBLÈME N° 277

Cryptographie

Il partira entouré de l'estime, de l'admiration et du regret unanimes.

Parmi nos hommes d'Etat, M. Doumergue conservera une place de choix. C'est qu'en lui notre pays a reconnu les qualités qu'il aime le mieux: l'intelligence nuancée de bonhomie, le sens de la mesure, l'autorité souriante.

Il est et restera parmi les plus grands serviteurs de la France et du régime.

(Eloge de M. Gaston Doumergue par M. Pierre Laval, au banquet de la Courneuve, le 3 mai 1931).

BRIDGE

Solution du Problème n° 50  
(DU 24 JUIN)

BD fait as de carreau, as, roi et dame de cœur, une coupe à pique, un atout (le dix).

## LES NOUVELLES STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

# "MARKSTEIN" (Haut-Rhin)

Des routes établies en partie par le Génie Militaire pendant la guerre, ont été aménagées ou construites un peu partout dans les Vosges. L'une d'elles, déjà réputée pour la beauté de son tracé, parcourt la crête des Vosges du Nord au Sud à une altitude moyenne de 1000 mètres et relie le col du Bonhomme (980 m.) au Vieil-Armand (Hartmannswellerkopf 960 m.) en passant par le Col de la Schlucht (1130 m.), le Hohneck (1361 m.), le Markstein (1250 m.) et le Grand Ballon (1424 m.).

La vue qui s'offre aux yeux du touriste ravi, pendant les quelque 50 km. de ce parcours, est tout à fait remarquable: au Markstein, elle embrasse la chaîne des Alpes à travers la Suisse entière depuis le mont Blanc jusqu'aux Alpes bavaroises.

C'est dans ce décor admirable que la Société Anonyme des Hôtels du Markstein, fondée en Août 1928, a entrepris de faire construire deux hôtels confortables, dotés d'installations répondant en tous points aux dernières exigences de la technique hôtelière moderne. Le Markstein, carrefour important de voies d'accès, s'impose à l'attention du touriste, de l'automobiliste, qui y découvrent avec joie l'étape rêvée où il fait bon s'arrêter.

En hiver, les Sports d'hiver, notamment le ski, y régnent en maîtres.

VOICI QUELQUES CARACTÉRISTIQUES DES HOTELS :

### HOTEL DU MARKSTEIN

tout premier ordre (ouverture 14 Juillet 1931)

SAISON D'ÉTÉ -- SAISON D'HIVER

Pension à partir de 85 francs par jour.

### HOTEL BELLEVUE

ouvert toute l'année

Pension à partir de 60 francs par jour.

### HOTEL DU GRAND BALLON

(MÊME DIRECTION)

Alt. 1424 m. - Hôtel de montagne du "Club Vosgien"

Pension à partir de 45 francs par jour.

# L'ATELIER

**SPÉCIALITÉ DU MEUBLE MODERNE**



**DES PRIX MODÉRÉS • CATALOGUE F<sup>co</sup> 75. B<sup>d</sup> du MONTPARNAISE. PARIS**  
**DECORATION - TAPI - PAPIER - PEINT**



## Des Révélations Merveilleuses et Sensationnelles dans le Monde Psychique

par le célèbre Hindou, M. HAMID KHAN, de passage à Paris, et qui se met à votre disposition.

Si vous voulez connaître votre avenir correctement, si vous voulez avoir une réponse à vos questions, si vous voulez faire lire votre pensée et celle des autres, si vous êtes désespéré et en proie à toutes sortes d'ennuis, et si la malchance vous poursuit, consultez-le de 10 à 13 heures et de 3 à 7 h. 30 : par correspondance ou à domicile. (Consult. 100 francs)

8, AVENUE DE FRIEDLAND — PARIS  
 Deuxième étage Tél. : Carnot 24-00



**50% moins cher**  
**FAUTEUILS**  
 cuir patiné

GRAND CONFORT

Forme nouvelle depuis **175 fr.**

EXPOSITION UNIQUE  
 200 MODÈLES EN ATELIER

**CONSTANT, FABRICANT Paris-II**  
 42, rue Chanzy, 42

CATALOGUE SUR DEMANDE. — OUVERT SAMEDI TOUTE LA JOURNÉE

MAISON FONDÉE EN 1916

**LE POSTE SECTEUR E. ANCEL FAIT AIMER LA T.S.F.**



Les Européens en haut-parleur **SANS ANTENNE**  
**A CRÉDIT :**  
 135 francs à la commande et 12 mensuels de 120 fr.  
 Tous renseignements les Publiés 15  
**absol. complet 1.395 F.**

**83 - Rue de Rome - PARIS**

pour changer vos papiers peints :

**LA GRANDE MAISON DU PAPIER PEINT**  
 18 RUE DU VIEUX-COLOMBIER  
 Téléph. Litté 52-42 & 36-51  
 dernières nouveautés modèles exclusifs  
 bon marché absolu  
 B.I.B. PARIS (6<sup>e</sup>)  
 Sur simple demande : Album B Franco

OFFREZ COMME CADEAU

Appareil mural  
 Breveté  
**Quand vous avez chez vous la lumière électrique vous pouvez aussi avoir du Feu sans dépenses supplémentaires de courant par l'Allumoir Electrique Moderne**  
 "WIT"  
 Demander NOTICE franco au Constructeur du "WIT" 65, Rue Edouard, LYON.

## bronzez-vous sans danger

Une crème de beauté prescrite par le Corps Médical.

**LA DIADERMINE**

préviendra ou guérira vos coups de soleil.

Avant, elle vous protège, après, vous guérit toujours

calme la douleur.

**des coups de soleil**

Tube d'essai chez votre fournisseur habituel  
 ou 12, Rue Vavin, PARIS (6<sup>e</sup>), Service 35, contre 2 fr. 50 en timbres-poste

## De Simon tout est bon : SAVON, POUDRE et CRÈME SIMON

### TAROTS ÉGYPTIENS

Secret Indien infailible.  
**Mme SIMONE**, extraordinaire par la précision de ses prédictions. Fixe dates événements, guide, conseille, dévoile tout. Facilité réalisations. Succès. Procédés orientaux. Grand jeu de la main. 47, rue Saint-Ferdinand, de 1 heure à 7 heures, sauf Dimanches. Correspondance, date naissance 20 fr.



Indispensable chez soi.

**ELIXIR de BON-SECOURS**

CORDIAL \* TONIQUE \* DIGESTIF

sur du sucre ou dans une infusion

Le flacon : 7 fr. 50, pharmacies, épiceries

GROS : Ch. REVEL, 83, r. de Vienne LYON (7<sup>e</sup>)

CHEMINS DE FER DE PARIS-ORLÉANS

## Le Bas-Limousin en Autocar

Circuits au départ de BRIVE-LA-GAILLARDE du 12 Juillet au 26 Septembre 1931

**Circuit I.** — Les dimanches, mercredis et vendredis. — Brive (départ 8 h.) Collonges, Carennac, Miers, Padirac (déjeuner), Rocamadour, Montvalent, Martel, Brive (retour vers 19 h.). Prix du transport par place . . . . . **50 fr.**

**Circuit II.** — Les jeudis. — Brive (départ 8 h.), Donzenac, Uzerche (déjeuner), Vigeois, Le Glandier, Pompador, Juillac, Le Saillant, Brive (retour vers 19 h.). Prix du transport par place . . . . . **45 fr.**

**Circuit III.** — Les samedis. — Brive (départ 8 h.), Beynat, Argentat (déjeuner), Beaulieu, Le Chastang, Aubazine, Brive (retour vers 19 h.). Prix du transport par place . . . . . **45 fr.**

**NOMBRE DE PLACES LIMITÉ.** — Pour la location (2 fr. par personne) s'adresser aux « Autocars Rocamadour-Padirac », 2, avenue Jean-Jaures, à Brive (Corrèze).

DISTRACTIONS  
 285

Témoignages de notre temps

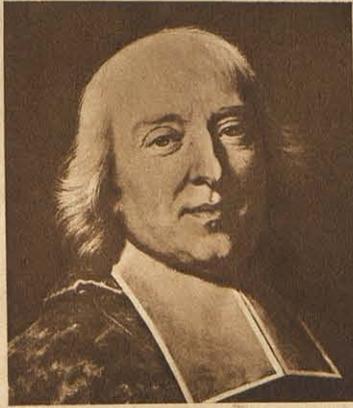
# L'Écriture et le

# Subconscient

## Le Refoulement et l'Inclinaison de l'Écriture

L'ÉCRITURE est l'inscription graphique des gestes non surveillés dont on peut déterminer d'une façon précise et objective l'énergie, l'étendue, la direction, la forme, le rythme. Le Dr Ménard, dont VU a déjà publié quelques études graphologiques, révèle dans l'ouvrage qu'il a publié chez Alcan, L'Écriture et le Subconscient, des côtés cachés ou inconnus du caractère des personnalités célèbres, côtés tout à fait inattendus pour certains d'entre eux. Nous donnons ici un des chapitres les plus typiques de l'œuvre du Dr Ménard.

L'INCLINAISON de l'écriture soulève un problème psychologique d'une importance capitale, celui du refoulement. Sans la notion du refoulement la conduite des hommes dans la vie resterait souvent inexplicable ou risquerait d'être mal interprétée. Freud a montré dans son « Introduction à la Psychanalyse » le rôle que le refoulement de l'instinct sexuel jouait non seulement dans la genèse des psychonévroses, mais aussi dans la vie de tout homme normal et les rapports qu'il pouvait y avoir entre cet instinct l'art et la morale. On lira dans l'« Introduction à la Psychanalyse » ce que le médecin viennois dit au sujet de la libido, de la subconscience, du refoulement, des psychonévroses, du transfert, des perversions sexuelles et de la sublimation. Il est difficile de séparer ces différents aspects d'une même question et



← Bossuet, par J. Rigaud.

Freud ne peut être bien compris que si on prend connaissance de ses idées dans le texte même de ses ouvrages et non pas dans

des résumés ou dans des livres de vulgarisation. La question de la subconscience et du refoulement, d'ailleurs, est vieille comme le monde. La philosophie classique et la médecine psychiatrique ne s'en sont guère occupées, il est vrai, mais il convient de remarquer que la séparation des deux psychismes, le conflit entre ces deux psychismes et le refoulement qui en est la conséquence se trouvent à la

← Rien dans l'écriture de Lamartine ne peut traduire le refoulement et l'inquiétude.

*L'attendrissement et l'émotion  
accueilli en Regret bien  
Inconnus et personnel que  
Je regrette en l'espérance attachement.  
Lamartine*



Lamartine. PHOTO NADAR

base de toute religion et de toute morale. Il a fait l'objet des études de la plupart des littérateurs et surtout des auteurs religieux. On saisira mieux la doctrine de Freud si l'on prend la peine de lire « Le Combat Spirituel » du R. P. D. Laurent Scupoli (1) et l'on comprendra mieux le Combat Spirituel si on lit l'Introduction à l'Étude de la Psychanalyse. Les deux livres se complètent l'un l'autre. Voici ce que dit Scupoli au Chapitre XII, intitulé : Il y a dans l'homme plusieurs volontés qui se font sans cesse la guerre. Ce chapitre constitue pourrait-on dire un court résumé des théories freudiennes sans les mots, bien entendu, de moi, soi et sur-moi mais avec les idées que ces mots ont la prétention de signifier.

« Il y a dans l'homme deux volontés, l'une supérieure, l'autre inférieure. La première est celle que nous appelons communément la rai-

son ; l'autre, celle à laquelle nous donnons le nom d'appétit, de chair, de sens, de passion. Cependant, comme à proprement parler, on n'est homme que par la raison, ce n'est pas vouloir quelque chose que de s'y porter par un premier mouvement de l'appétit sensitif, à moins que la volonté supérieure ne s'y porte ensuite et ne s'y attache. C'est pourquoi toute notre guerre spirituelle consiste en ce que la volonté raisonnable ayant au-dessus d'elle la divine volonté et au-dessous l'appétit sensitif, et se trouvant comme au milieu, est combattue presque également des deux côtés, parce que Dieu d'une part, et la chair de l'autre, la sollicitent sans relâche jusqu'à ce qu'elle soit déterminée pour le bien ou pour le mal. »

Un peu plus loin, Scupoli parlant du combat entre l'appétit sensitif et la volonté divine, ajoute : « Ce combat n'a pas lieu dans ceux qui, depuis longtemps se sont fait une habitude ou de la vertu ou du vice, et qui, ayant pris leur parti veulent toujours vivre comme ils ont vécu. »

C'est intentionnellement que nous avons cité Scupoli parce que l'auteur a une conception plus générale et plus juste du refoulement qui est la conséquence du conflit entre l'appétit sensitif et la volonté. D'autre part, Scupoli fait intervenir dans le débat l'élément religieux qu'aucun psychologue n'a le droit d'ignorer puisque le sentiment religieux intervient comme mobile des actions humaines et qu'il se trouve être très fréquemment l'objet

+  
Alcani Lundi 28. May  
Je vous prie de verser les montons  
de votre mainie comped aller et  
germain et le vous sur le de le  
faire Scapoli a mylord l'hanche  
abingree ne le même par acuefiri.  
No uilauer montons avec quete  
etime se sui a non  
+ J. D. Rele meura

Autographe de Bossuet révélant une nature ardente et des appétits très difficilement dominés.

*Je regrette et brillants  
vous pour parti caliment  
économique et impression  
que son mettre à  
être agréable  
tout ce  
G. H. Michon  
Quand vous venez  
minutés  
Hugues  
Siles - lui*

Autographe de l'abbé Michon, fondateur de la graphologie.

d'un refoulement subconscient et une cause d'inquiétude.

Si toutes les inclinaisons et toutes les passions peuvent être une cause de refoulement (1), il n'en reste pas moins vrai que la Libido joue dans la vie humaine comme Freud a eu le mérite de le développer, le rôle prépondérant. La paix de l'âme est liée à la satisfaction de cette Libido ou à sa sublimation ou à sa « transfiguration ». Tout cela se dégage de la lecture du Combat Spirituel.

La physionomie peut fournir un moyen d'étude pour tout ce qui a trait à la subconscience et au refoulement. Il faut, toutefois,



George Sand, par David d'Angers. PHOTO GIRAUDON

dans le monde ecclésiastique, chez les prêtres et chez les religieuses.

Prenons quelques exemples d'écritures à inclinaisons différentes. L'écriture de Lamartine se fait remarquer par sa grande inclinaison à droite (voir son autographe) et cette inclinaison est d'une grande constance et comporte des variations peu étendues (40° à 50°). Sur le diagramme n° 1 nous avons relevé l'inclinaison des lettres de la deuxième ligne du brouillon du décret organisant la garde mobile, 25 février 1848, 4 heures du matin.

Lamartine, malgré plusieurs amours a eu une vie sentimentale assez calme et rien, dans l'écriture, ne traduit le refoulement et l'inquiétude.

Certains scripteurs ont une écriture qui

*Je prie, Monsieur Marquis  
De vouloir qu'après  
ce Mr. Deplomb pour  
Mille compliments  
George Sand*

*Saches qui improvise des chants patriotiques mais  
qui ne sait pas dire agréablement  
remerciement et voyez ma  
Sotolie  
Gery*

Voici deux autographes de la célèbre romancière. L'écriture en est nettement différente et indique la nature complexe de l'écrivain qui lutta contre sa sensibilité et sa tendresse native.

reconnaître que la physionomie ne renseigne que ceux qui s'y sont adonnés pendant de nombreuses années. Elle nécessite des dispositions naturelles assez rares chez les hommes, plus fréquentes chez les femmes. Les données qu'elle fournit, bien qu'ayant une base objective, ne sont valables que pour celui qui observe. L'homme tout entier se trouve, certes, dans sa mimique et dans son attitude, mais il n'est guère possible de décrire les différences qui existent entre le regard d'un homme tourmenté et celui d'un homme calme et heureux, de dire en quoi la mimique de l'un est différente de celle de l'autre. S'il est vrai que les personnes affectueuses qui se laissent aller à leur nature ont « des airs penchés » et que celles qui luttent contre elles-mêmes, qui refoulement, ont des gestes plus raides et se redressent, toutes ces affirmations sont toujours vagues et il n'est guère possible d'étayer sur elles des opinions ayant un caractère objectif.

On comprend donc fort bien que Freud ait négligé pour l'étude de la psychanalyse le côté physiognomonique. Par contre, on peut être surpris qu'il n'ait pas songé à utiliser la graphologie comme complément de ses recherches, la graphologie étant l'étude du geste inscrit sur le papier et présentant ainsi une base objective et par conséquent scientifique.

Toutes ces considérations étaient nécessaires pour comprendre la signification de l'inclinaison de l'écriture.

Si l'on examine les lettres de plusieurs scripteurs, on se rend compte que l'inclinaison des lettres n'est pas la même, selon chaque scripteur, quel que soit d'ailleurs, le mode d'écriture qui ait été enseigné et cela est vrai pour les élèves d'une même classe.

C'est ainsi que les lettres peuvent être verticales ou droites, inclinées en avant à droite (écriture penchée), inclinées à gauche (écriture redressée). L'angle que les lettres forment avec la ligne de base doit être mesuré avec un rapporteur. Dans une même lettre, on peut constater que l'inclinaison des lettres peut être à peu près constamment la même ou bien subir des variations plus ou moins importantes, soit dans un même autographe, soit sur des autographes différents.

On peut dire d'une façon générale que l'écriture penchée est le signe de l'affectivité. Les écritures de femmes sont habituellement plus penchées que celles des hommes. Tout effort que nous faisons sur nous-mêmes, toute manifestation de notre personnalité amène le redressement de l'écriture. Les lettres renversées indiquent un mouvement de repliement sur soi-même. Elles font partie des mouvements sinistroyres, constituent donc un signe d'égoïsme et sont tout spécialement l'indice d'un refoulement sans qu'il

soit possible d'indiquer toujours d'une manière certaine de quel refoulement il s'agit. L'étude des signes associés pourra, cependant, dans une certaine mesure, nous aider pour déterminer dans quelles conditions s'effectue le refoulement. Les écritures renversées avaient été considérées par les graphologues comme caractéristiques de l'hypocrisie. Elles s'observent, il est vrai, chez ceux qui déguisent leur écriture pour envoyer des lettres anonymes, mais il ne serait pas juste de leur conserver ce sens péjoratif. Il ne faut pas confondre l'hypocrisie avec la réserve, ni juger hypocrites ceux qui, par vertu, ont une vie édifiante et non conforme avec la nature mauvaise de leurs tendances. L'écriture renversée est très fréquente

suivant les autographes est tantôt penchée, tantôt redressée. C'est le cas de

George Sand dont le graphisme a tant intrigué les graphologues. Ces deux sortes d'écriture indiquent la nature complexe de la romancière qui a constamment lutté contre sa sensibilité et sa tendresse native. La physionomie vient corroborer ce que nous savons de la vie romanesque de l'auteur d'*Indiana*.

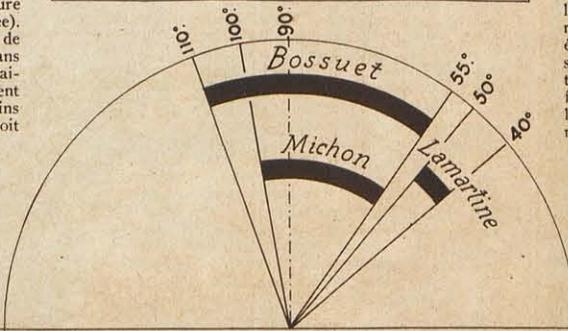
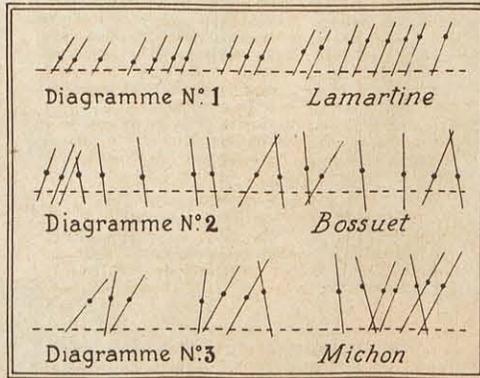
Nous avons de nombreux portraits de George Sand. Sur ces portraits on peut remarquer que le visage est dissymétrique et que chaque moitié de la figure a une mimique différente. La moitié droite exprime le calme, la sérénité, l'équilibre, l'énergie, une nature un peu matérielle et sensuelle. La moitié gauche révèle la nervosité, l'imagination, l'exaltation et le manque d'équilibre. C'est dans cette dualité qu'il faut rechercher l'explication des nombreuses expériences amoureuses de George Sand.

L'écriture du Marquis de Sade (inclinaison de 80° à 85°) est presque droite et très régulière. C'est celle d'un homme peu sentimental et dont la vie s'est écoulée dans le calme moral malgré de nombreuses vicissitudes. L'auteur de *Justine* n'a guère refoulé sa sensibilité et s'est toute sa vie laissé aller aux penchants qu'il avait pour le vice. Le refoulement, comme le dit Scupoli, n'a pas lieu dans ceux qui, depuis longtemps se sont fait une habitude ou de la vertu ou du vice et qui, ayant pris leur parti, veulent toujours vivre comme ils ont vécu.

Il n'en est pas de même pour Bossuet (Voir son autographe) qui avait une nature ardente et des appétits qu'il dominait difficilement. Chez lui, il y a toujours eu lutte entre les deux psychismes. Prenons la dernière ligne du texte de l'autographe n° 6. L'inclinaison des lettres varie entre 62° et 110° (diagrammes n° 1 et n° 4). Ces variations montrent combien la vie de Bossuet a été troublée par des luttes intérieures et des refoulements. Il est permis de penser que Mademoiselle de Mauléon a contribué pour beaucoup à faire perdre à l'illustre prêtre la paix de son âme.

L'abbé J.-H. Michon, le fondateur de la graphologie eut une fidèle collaboratrice et amie, M<sup>lle</sup> Emilie de Vars. C'est à elle qu'il dédia son « *Système de Graphologie* » espérant que la postérité unirait leurs deux noms. Toute amitié et même toute admiration entre homme et femme est suspecte d'un élément de « Libido ». Le bon sens populaire ne s'y est, d'ailleurs, jamais trompé. L'amitié qui unit toute leur vie Emile de Vars et l'abbé Michon ne faisait que voiler l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre et auquel tous deux ont résisté pour des raisons religieuses. Nous sommes bien renseignés sur la vie intime de Michon par les romans qu'il écrivait sous le voile de l'anonymat (1) et qui constituent de précieux documents pour la psychanalyse. L'écriture de Michon traduit toutes les luttes que l'homme a dû livrer sur lui-même et tout le désarroi de son âme.

D<sup>r</sup> Pierre MÉNARD.



Diagrammes montrant la variation dans l'inclinaison des lettres dans l'écriture de Bossuet, Lamartine et l'abbé Michon.

(1) Tout particulièrement les atteintes portées à l'orgueil et à l'amour-propre.  
(2) L'abbé\*\*\*, *Le Maudit*, *Le Curé de Campagne*, etc...



Chantier de fabrication des blocs artificiels destinés à l'aménagement du grand port moderne de Dakar. PHOTO TENNEGUIN

# POURQUOI

## NOUS NE POUVONS PAS PERDRE NOS COLONIES DE L' A.O.F

Par JEAN PERRIGAULT

**L**ORSQUE, l'hiver dernier, je partis faire, à travers la Guinée, le Soudan et le Sénégal, une randonnée qui était presque un voyage d'exploration — puisqu'il s'agissait d'aller capturer vivants des singes en pleine brousse — je n'emportai comme arme qu'un couteau dit de l'armée suisse avec un tire-bouchon et une pince pour ouvrir les boîtes de conserve.

Et c'était, ma foi, bien assez. Les fauves que j'aperçus se tinrent toujours à une distance respectueuse. Quand je voulus tirer un caïman, on me prêta une carabine. Je n'étais point encombré d'*impedimenta* inutiles, car les vieux broussards m'avaient dit vrai : la forêt et ses pistes sont plus sûres que les grands boulevards parisiens.

Non seulement les bêtes féroces m'ignorèrent, mais encore les voleurs. Les banques manquant dans le bled où l'on puisse monnayer un chèque, pendant deux mois, je conservai sur moi des sommes qui, au début de mon expédition, étaient plutôt impressionnantes. Par prudence, le soir, quand je dormais dans une case indigène, je mettais mon portefeuille sous le « polochon » du lit Picot. Il m'arriva de le laisser dans mon veston. Et mon veston sur ma cantine. Bien que je ne recommande pas ce procédé aux amateurs, je dois dire que je n'en pâtis point.

Et personne non plus ne songea à m'assassiner, ni moi ni aucun des blancs qui vivent en paix avec tous les noirs.

Le Sénégal, le Soudan, la Haute-Volta, la Guinée, la Côte d'Ivoire, le Niger et le Dahomey sont en paix. Et la Mauritanie, de jour en jour, devient plus sûre

C'est là une chose qui semble étonnante aux yeux vieux indigènes. Il y a moins de trente ans, quand ils s'abordaient à voix basse :

— As-tu la paix ?...

— Je n'ai pas la paix et les miens non plus !...

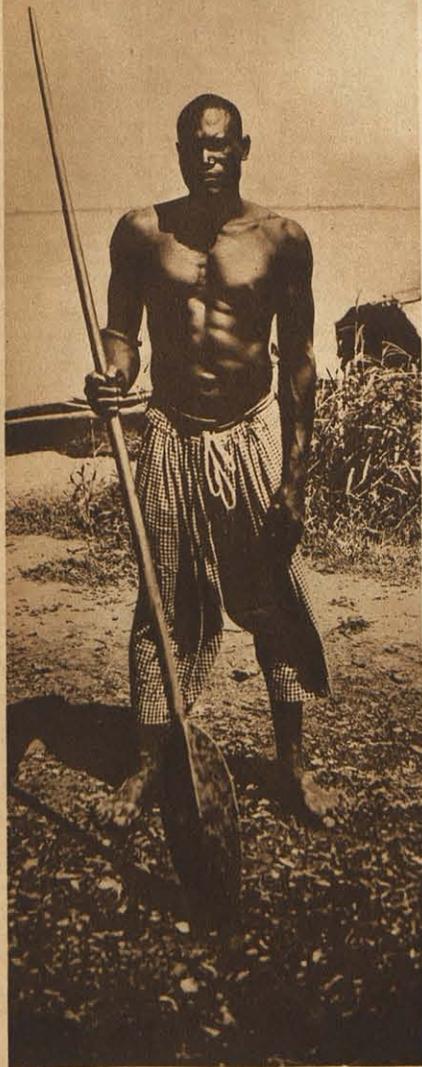
Samory razziait méthodiquement les villages de la boucle du Niger ; Ahmadou levait des tributs dans le Macina ; l'esclavage régnait, la disette décimait les populations chétives. Villages en ruines, *longans* incultes, lendemains sinistres.

En 1898, la capture de Samory suivant la reddition d'Ahmadou, donne un peu plus de confiance aux noirs. Ils se risquent à faire régulièrement leurs plantations vivrières, les limitant toutefois à leurs stricts besoins. Car la paix que l'on goûte est-elle durable ?

En 1900, elle ne règne pas encore dans tout le Soudan. En 1910, la région de Bandiagara s'agite. En 1915, une colonne française doit se battre dans le Bédougou, non loin de Bamako, et une autre colonne en 1916 dans la boucle du Niger, là même où dix-huit ans plus tôt Samory avait été mis hors de cause.

Les affaires de 1916 furent les dernières au cours desquelles parla la poudre en A. O. F., sur des territoires couvrant une superficie de 4.800.000 kilomètres carrés, peuplés de 15 millions d'habitants appartenant à plus de cinquante races ennemies, naguère, les unes des autres.

L'A.O.F. possède aujourd'hui vingt-sept ports de mer qui ont reçu, en 1929, 22.900 navires jaugeant 21 millions 628.169 tonnes. Dakar, avec un mouvement de 9 millions 253.850 tonnes, se classe au sixième rang des ports français, après Dunkerque et avant Bor-



Un Laptot, marinier soudanais du Niger.

PHOTO J. PERRIGAULT

Marchandises attendant l'embarquement à Ségou.

PHOTO J. PERRIGAULT



deux. Des travaux gigantesques, portant sur plus de 200 hectares, actuellement en voie d'achèvement vont doter notre grande « escale » sénégalaise de warfs et de bassins, d'engins de manutention, de mûles à combustibles et à arachides qui en feront le premier port de l'Atlantique français, et aussi l'un des mieux agencés du monde entier.

Et il le faut parce que les colonies de l'A.O.F., naguère à peu près stériles, sont devenues, par le bienfait de la paix que goûtent les indigènes et par l'œuvre créatrice des colons, des pays dont l'exportation dépasse aujourd'hui trois millions de tonnes et dont le commerce général a passé de 156 millions de francs en 1904 à 2 milliards 860 millions de francs en 1929.

Le Sénégal, la colonie la plus prospère du groupe occidental africain, a vu son chiffre d'exportation en graines d'arachides s'élever de 50.000 tonnes en 1895 à 123.000 en 1901 pour dépasser 400.000 en 1929.

L'exportation du coton soudanais et sénégalais a crû de 171 tonnes en 1913,

562 tonnes en 1921, à 4.050 tonnes en 1929. Son importance décroît quand seront terminés les travaux d'irrigation de la plaine du Macina, dont j'ai déjà entretenu les lecteurs de *VU*. L'exportation du cacao de la côte de Guinée — inexistante en 1901 avec 135 kilos — était de 16.346 tonnes également en 1929.

Il y a encore le café. Sa culture, en Guinée, prend une extension considérable. Tout chef de canton indigène en possède au moins 1.000 pieds dont les plants lui ont été fournis par l'Administration. En janvier dernier, mon ami Tierno Oumarou, chef du canton de Dalaba, au centre de Fouta-Djallon, me faisait visiter ses cultures : 18.000 pieds !..

300.000 cageots de bananes guinéennes vont partir l'année prochaine de Conakry pour la France.

Et je ne donnerai pas les statistiques des bois précieux, des cuirs et de cent autres produits indigènes dont le commerce est important.

28.000 kilomètres de lignes télégraphiques, 8.000 kilomètres de routes définitives et 48.000 kilomètres de pistes aménagées pour la circulation générale et 3.325 kilomètres de chemins de fer !

En 1905, les chemins de fer de l'A.O.F. transportaient 29.228 voyageurs et 5.772 tonnes de marchandises ; en 1929, 248.704 voyageurs et 40.477 tonnes !

190 médecins européens — qui, dans cinq ans seront 250 — 100 médecins auxiliaires et 130 sages-femmes indigènes, formés à l'École de Médecine de Dakar, sont chargés de soigner les noirs dans les établissements hospitaliers et les petits postes de la brousse. Ils ont donné, en 1930, plus de quatre millions de consultations et réalisé 345.291 journées d'hospitalisation, vaccinant encore trois millions d'indigènes.

Grâce à eux, la maladie du sommeil au Dahomey, le pian sur la Côte d'Ivoire, la peste au Sénégal et



Extracteur creusant des canaux d'irrigation dans la plaine du Niger.

PHOTO TENNEGUIN

la fièvre jaune sont en voie de disparition. A Dakar, les nouveau-nés sont vaccinés contre la tuberculose avec le B.C.G. de MM. Calmette et Guérin.

25.976 enfants fréquentent régulièrement les écoles préparatoires de l'A.O.F. ; 8.505, les écoles élémentaires ; 2.700, les écoles régionales ; 809, les écoles primaires supérieures ; 687, les écoles professionnelles ; 6.620, les cours d'adultes ; 6.478, les écoles d'enseignement privé, et 58.212, les écoles coraniques d'enseignement musulman dont les maîtres sont payés par nous. Il n'est pas un village où un certain nombre de noirs ne s'expriment dans un français suffisant. Et ce ne sont pas toujours d'anciens tirailleurs.

✱

A des indigènes dans leur brousse, j'ai demandé ceci :

— Samba, Mamadou, Diallo, que feriez-vous demain, si les *toubabs* abandonnaient votre pays ?

— Si tu parlais, a répondu Mamadou, tu vois le télégraphe...  
— Tu vois le chemin de fer, a fait Sambo !..

— Le dispensaire, a dit Diallo...  
Et tous les trois :

— Les routes, les *lougans* de mil, de coton, d'arachides, de manioc, les bananeraies...  
— Quoi...  
— Alors, toi parti, tout cela fini...

Ici ce sont les Toucouleurs, un peu plus loin les Peuhls, ailleurs, les Soussous, les Kissiens, les Baras, les Saras, les Bambaras et cent autres peuplades. La présence des *toubabs* les a rendues douces comme de vraies agneaux. Sans doute, se vole-t-on de temps en temps un bœuf ou une femme pour ne pas en

perdre l'habitude. Des sorciers aussi jettent des sorts et font prendre du mauvais café à qui n'achète pas leurs *gris-gris*. Et il y a des cases en pisé qui brûlent toutes seules. Et des histoires villageoises si ténébreuses que les *toubabs* n'essaient point de s'en mêler.

Cependant, la justice de ces *toubabs* est là pour freiner les passions et les haines. On l'estime : on fait spontanément des jours et des centaines de kilomètres de brousse pour lui exposer son cas. Et comme on l'estime, ses décisions ont force de loi coranique entre des indigènes qui auraient mis tout à feu et à sang si la balance européenne n'avait pas pesé justement leurs chicanes.

Notre justice est, chez les noirs, le plus grand facteur de notre puissance.

N'est-elle donc jamais boiteuse ? Si tout est, partout, relatif en notre pauvre monde, reconnaissons que les administrateurs des colonies, promus magistrats par la force des choses, ne rendent pas leurs sentences autrement que les métropolitains porteurs d'hermine.

Il leur arrive de se tromper, et surtout d'être trompés par les interprètes — qui sont souvent des brigands patentés. Le fait est que nos représentants en pays noirs ne connaissent pas la langue de leurs justiciables. Aucune école ne la leur enseigne. L'interprète indigène a donc sur eux la supériorité du traducteur. Au sens que les Italiens donnent à ce mot !

Si, en 1916, nous dûmes reprendre les armes contre les populations du Soudan, subir un échec à Yankasso, organiser une colonne pour rétablir une situation que le chef de la colonne, le colonel Mollard qualifiait d'infiniment grave. Nos déboires de cette époque, étaient causés par la révolte des indigènes devant des impôts jugés par eux exagérés.

Celui du sang, d'abord, à un moment où le recrutement forcé prenait, dans les villages, toute la jeunesse valide.

Et l'impôt de capitation excessif, alors que l'on avait enlevé aux *lougans* les bras susceptibles de produire des récoltes pour le payer.

La conscription, aujourd'hui, ne prend pas plus d'un pour cent de la jeunesse.

L'impôt est de 20 francs par tête. Il n'est pas lourd au Sénégal où tout le monde cultive de l'arachide. Il se fait sentir en Guinée, au Dahomey, en Côte d'Ivoire, au Niger, en Haute-Volta et en Mauritanie. Il est accablant au Soudan, là où les récoltes ont été dévastées par les sauterelles. Si accablant que l'on a renoncé à le percevoir en certains cantons de cette colonie.

Cette politique d'adaptation et de souplesse — celle que maintiendra et que développera le gouverneur-général Brévié — nous a gardé le cœur et la confiance des indigènes.

Jean PERRIGAULT.

(Reproduction réservée.)



Carrière d'Ouakam où, grâce à l'air comprimé, 400 ouvriers relèvent 1.200 mètres cubes de matériaux par jour.

PHOTO TENNEGUIN

# DANS LES DANSES DE BALI

Par  
FLORENT FELS

DANS cet immense concours d'attractions réunies actuellement à Vincennes, il semble que, voulant plaire et distraire le plus grand nombre, on n'ait guère songé à la qualité des spectacles offerts. Les danses créoles sont présentées par les coryphées des bals « nègres » de la rue Blomet et de Montparnasse, les danseuses khmères sont si parcimonieusement révélées au public que c'est relativement comme si elles n'étaient point, les danseurs africains sont éparpillés, submergés par la foule, invisibles. Sauf celle que diffusent des milliers de postes de T.S.F., de pick-up, pas de musique. On n'entend dans le soir monter que la voix chevrotante et monotone des chanteurs arabes, les fantaisies primaires des orchestres militaires ou municipaux.

Il est cependant un spectacle de la plus haute valeur esthétique, et d'une inoubliable beauté.

Près du palais des Indes Néerlandaises, de cette merveille qui contenait les plus somptueux bijoux d'art de l'exposition, où les vitrines s'étoilaient de l'éclat des ors, des pierres précieuses enchâssés dans les bijoux les plus rares et les plus délicats que des mains subtiles et fines d'asiatiques aient ciselés et portés, près de cet atroce monceau de cendre, subsiste encore, simple, net, parfait, comme tout ce que l'on construit en Hollande, le théâtre de Bali. C'est là que, chaque soir, danseuses et danseurs de Bali, s'animent au son du Gamelan. A l'opposé des autres îles de la Malaisie, Bali n'est qu'une possession nominale pour les Hollandais qui ont laissé aux radjahs, aux indigènes, la plus entière liberté d'action, de coutumes et de rites. Séparée de Java par le détroit qui porte son nom, Bali est traversée par une chaîne de montagne du Nord-Ouest au Sud-Est. C'est là que demeurent les dieux, cependant que les esprits affectionnent plus particulièrement les forêts nombreuses, certaines impénétrables, qui couvrent le sol de cette île abondamment habitée. Le brahmanisme y règne, mais c'est le culte de Siva qui est le plus fréquemment célébré. Un même esprit, une âme universelle anime les hommes, les animaux, les plantes. Aussi est-on fort près de Dieu lorsqu'on exalte les caractères et les réminiscences que suggèrent les incarnations et les métamorphoses des enveloppes de ces âmes multiples et unique, puisque pareille au souffle d'un vent frais qui naît, s'élève et s'évanouit dans l'espace, cette âme est destinée à rentrer dans le sein de la divinité. L'âme s'extériorise dans le rythme divin. L'homme s'offre à la divinité par le truchement de la beauté créée par son corps en mouvement. En langue balinaise, pas de mot pour désigner l'art et les artistes. L'art est un sentiment profond, indéfinissable et indéfini, et non pas un fait. D'autant que l'art se manifeste aussi bien dans l'art de peindre et orner sa maison pour un homme, de se parer et d'être belle pour une femme, de se tenir décentement, de marcher avec noblesse et distinction. Tout concourt à l'aristocratie de la pensée et du mouvement. Amis des animaux qui sont, paraît-il, à Bali d'une familiarité édénique, on oppose aux forces terribles de la forêt, de la redoutable nuit, aux démons, la persuasion, la douceur :



Deux premiers sujets du Théâtre de Bali.

on conquiert par la douceur. L'homme ne doit rien désirer trop passionnément, sans quoi son âme suit sa pensée et lui-même demeure sans âme. Les dieux n'accueillent les vœux des humains que par l'offrande de la beauté. La danse est un rite, danse poème, mouvement créé par l'esprit possédé ou conquis. Les doigts bougent insensiblement, les poignets puis les avant-bras se déroulent en lianes, les mains deviennent fleurs, le torse, le corps ondulent, les pieds posés légèrement de côté dans une contrainte qui en déploie les



Musiciens et danseurs de Bali sur les marches de l'ancien pavillon des Indes Néerlandaises.  
PHOTO WIDE WORLD

séductions sont gagnés de cette houle, tout le corps décrit une guirlande baroque. La tête est portée comme un joyau insensé, les yeux dessinés, allongés, impassibles, ouverts sur l'infini. Le Gamelan, orchestre de gongs, de cistres, de flûtes, semble plus évoquer des génies épars que commander à la danse. Les hommes saints, les vulgaires, les bouffons, sont tentés par les nymphes. Les héros combattent les dragons tout ébloués d'or. Car sur tout ceci s'étend une patine dorée, rutilante. Les séductions des nymphes ne sont que de transparentes allusions. Pas de mimique sensuelle, un jeu des regards, les doigts s'agitant lentement comme des feuilles de sensitives. Tout est mesure : « L'honnête homme ne doit point passer dans le sillage d'une jeune fille pour en respirer le parfum ». Même à l'Exposition Coloniale, en ce théâtre de Bali, il semble que l'on soit aux extrêmes de la sensibilité asiatique, aux confins d'une beauté primitive et savante.



Aux accents étranges des gongs, des cistres et des flûtes du Gamelan, les petites danseuses balinaises s'animent.  
PHOTO UNIVERSAL

# MAUBOUSSIN EXPOSE LE DIAMANT...



Dans ce collier de diamants, une des plus belles pièces de l'exposition Mauboussin, la pierre centrale, le fameux Portes Rhode, pèse 56 c<sup>ts</sup> 60, les 2 brillants poire 51 c<sup>ts</sup> 50, et la navette du fermoir 23 c<sup>ts</sup> 50. — PHOTO MARC VAUX

l'ancien régime les Ballin, les Germain, les Auguste, se transmettaient les secrets du métier d'orfèvre. Ce sont les représentants d'une de ces « dynasties » qui ont eu le courage heureux de faire cette exposition, MM. Mauboussin et Noury. Ils ont voulu montrer toute la synthèse du diamant. Ils le prennent à l'état brut, cristaux gris, rugueux, pleins d'aspérités, tristes, s'ils n'avaient tout à coup, au hasard d'une facette naturelle, on ne sait quel éclat inattendu et révélateur. L'un de ceux qu'ils présentent est déjà limpide avant d'être poli, avant même d'être clivé, avant d'avoir subi cette épreuve dangereuse de la lame qui va préparer la taille qu'il devra subir pour projeter tous les feux qu'il contient. Cette taille des brillants, autrefois obtenue à la main, la machine l'a perfectionnée, par sa rapidité et son obéissance à la précision que l'œil exercé du diamantaire exige, et que, seul, il peut obtenir à l'exclusion de tout instrument.

Le goût du joaillier devait se servir de ces tailles nouvelles pour obtenir, dans les bijoux, des effets nouveaux. Les brillants taillés à degrés et qu'on appelle taille émeraude, les brillants baguette, les brillants en carrés, en losanges, en triangles ou en trapèze, devaient permettre des compositions que ne pouvaient réaliser les brillants ronds d'autrefois. Ces formes géométriques, venues au jour au temps révolu du cubisme, ont bien amené à ce moment, dans les bijoux, une raideur désagréable. L'art décoratif revient à l'arabesque, en même temps que le joaillier s'est rendu compte de l'effet qu'il pourrait obtenir, dans des lignes courbes, avec le jeu des baguettes dont l'éclat, plus estompé que celui des brillants ronds aiderait à la souplesse des lignes, et ferait comme l'ombre à côté de la lumière. Mauboussin a su réaliser ces effets. Il a composé, dans ce sens, des ornements de coiffure extrêmement réussis. A côté d'eux, il expose un projet de sac de dame, rectangulaire, où, au contraire, il a su employer le diamant rond pour en faire le tissu qui doit être souple et scintillant.

Pour l'amateur de rêves, la contemplation de ces vitrines toutes pleines d'irradiations venues de pierres si précieuses, si lointaines, si diverses, c'est toute une évocation de luxe et de misère, d'aventures et de réussites, de la longue patience de l'Oriental et de la brutale et rapide conquête de l'homme de l'ouest, européen ou américain ; c'est toute la joie douce d'un foyer intime dont elles marquent les anniversaires, et c'est toute la folie de l'amoureuse et brève passion.

Robert LINZELER.



Faisant suite aux bouquets composés aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, voici une fleur moderne. L'or, le platine et l'émail sertissent un choix très pur de diamants.

PHOTO MARC VAUX

**U**NE exposition de diamant en pleine crise économique, après ce qu'on a appelé la « crise des diamantaires », c'est d'une belle audace. C'est d'une confiance qui, dans le cas présent, s'appuie sur une longue expérience, d'une profonde science de son métier, des possibilités de ses ressources financières et artistiques, de la psychologie de sa clientèle, et d'une assurance raisonnée d'un retour à des temps meilleurs. Il y a à Paris quelques vieilles familles bourgeoises où s'entretiennent ces qualités de mettre en œuvre des pierres précieuses, où le goût du diamant, de sa matière, de sa taille, de ses reflets, de sa monture, se transmet de génération en génération, comme sous

## LES CINQ LOUPS DE KEETJE

Le 15 juillet, VU commencera la publication d'un conte inédit de Jean Gallotti : « Les Cinq Loups de Keetje ».

Dans un style coloré et d'une pureté qui peut surprendre à notre époque, l'auteur, que tous nos lecteurs connaissent, nous peint un drame à la fois mystérieux et touchant, ayant pour cadre une île sans nom de la Hollande au temps des grandes luttes de ce pays avec l'Espagne. « Les Cinq Loups de Keetje » sont une œuvre d'art aussi émouvante par le sujet que par les beautés littéraires.

## CONCOURS DES PETITS BATEAUX

(Voir page 986)

### RÈGLEMENT DU CONCOURS

Chacun des esquifs publiés en page 986 porte un nom spécial, caractérisant bien le pays où il est en usage.

Nous demandons à nos lecteurs de nous indiquer :

#### Premièrement :

Le nom usuel de chacun de ces bateaux représentés par ces 9 photographies.

#### Deuxièmement :

Le pays où ces bateaux sont surtout utilisés.

#### Question subsidiaire :

Dire à quel emploi ces 9 bateaux sont ordinairement affectés :

- Pêche ?
- Tourisme ?
- Transport ?

### LISTE DES PRIX

- 1<sup>er</sup> Prix. — Un collier perles fines de culture. Valeur : 1.800 fr.
  - 2<sup>e</sup> Prix. — Un bracelet-montre or jaune, pour dame. Valeur : 825 fr.
  - 3<sup>e</sup> Prix. — Un phono « Peter-Pan », avec porte disques. Valeur : 550 fr.
  - 4<sup>e</sup> Prix. — Un portrait luxe 18 x 24, offert par « Studio Keystone-Talbot », 25, r. Royale, Paris. Valeur : 500 fr.
  - 5<sup>e</sup> Prix. — Une broche. Valeur : 350 fr.
  - 6<sup>e</sup> Prix. — Un briquet. Valeur : 250 fr.
  - 7<sup>e</sup> Prix. — Un stylo « Waterman ». Valeur : 225 fr.
- Du 8<sup>e</sup> au 10<sup>e</sup> Prix : Un bijou. Valeur : 100 fr. = 300 fr.  
Du 11<sup>e</sup> au 14<sup>e</sup> Prix : Un stylo-mine. Valeur : 50 fr. = 200 fr.
- TOTAL : 5.000 fr.**

### DURÉE DU CONCOURS

Les réponses du *Concours des Petits Bateaux* seront reçues jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre.

Ne pas oublier de joindre le « Bon de Participation » qu'il suffira de découper dans l'angle de la page 990 du présent numéro.

Nous rappelons que les réponses doivent être formulées sur cartes du format de la carte postale.

### AVIS

Les résultats du *Concours trimestriel* (problème 243 à problème 275) paraîtront dans le numéro du 22 juillet.

ERRATUM. — Dans l'annonce ROLLEIFLEX parue page 944, dans notre numéro du 1<sup>er</sup> juillet, lire : Prix : 1.635 fr. au lieu de 2.275 fr.



Les aviateurs américains Post (à gauche) et Gatty ont accompli le tour du monde en 8 jours 15 heures et 51 minutes.  
PHOTO WIDE WORLD



L'aviatrice Maryse Bastié, partie du Bourget pour battre le record du monde de distance en ligne droite des avions légers monoplaces, a réussi dans sa tentative, ayant atterri en Russie, près de Nijni-Novgorod. PH. NADAR



Une jolie villégiature : la station du Gornergrat et le mont Cervin (4.505 mètres d'altitude).

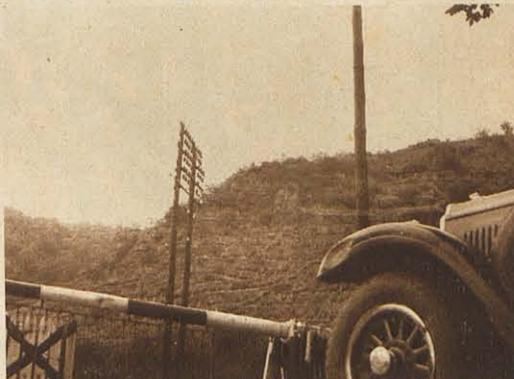


Sur les canaux et les rivières de France. — Au tournant d'une rivière, près de quelque villa, c'est soudain comme un morceau de Deauville ou de Biarritz : des baigneuses élégantes, des costumes de bain de d'Ahetze. Et le contraste est frappant entre cette élégance raffinée et les lourdes péniches qui passent.



M. Tourenq, receveur de l'enregistrement du 18<sup>e</sup> arrondissement, s'est fait arrêter affirmant avoir détourné cinq millions. Il veut comparaître en Cour d'assises pour protester contre une rétrogradation qu'il déclare injustifiée.

PHOTO WIDE WORLD



Notre collaborateur Georges Siméon, dont VU vient de publier le magnifique reportage sur le tourisme fluvial en France, a fait 8.000 kilomètres en 8 jours, sans panne et sans crevaisson, avec son "Imperial Chrysler", sur pneus Good Year.



Notre collaborateur Emmanuel Bourcier vient d'être promu officier de la Légion d'honneur.

PHOTO SOBOL



M. Paul Doumer a présidé le banquet offert par les administrateurs coloniaux au Musée permanent des Colonies. M. Paul Doumer sort du Musée après le banquet.

PHOTO KEYSTONE



La forêt des écrivains combattants, à Combes (Hérault), a été inaugurée par M. André Tardieu et M. Mario Roustan. C'est le premier grand reboisement réussi en France depuis la guerre, grâce à l'initiative de M. Emmanuel Bourcier dont le sensationnel reportage : « En fouillant la terre de Verdun », publié par VU, a eu pour résultat le vote, par la Chambre, de 50 millions pour des sépultures aux morts de Verdun. M. André Tardieu prononce son discours (au fond) devant le monument de Paul Moreau-Vauthié.

Le duc d'Aoste cousin du roi d'Italie vient de mourir à Turin. Le duc décorant un soldat italien sur le front de l'Isonzo.



La fille du président Fallières, Mme Jean Lanes, directrice du dispensaire antituberculeux du V<sup>e</sup> arrondissement de Paris. PH. UNIVERSAL



M. Tondou, premier prix de Rome de peinture, de 1931.

PHOTO KEYSTONE

Mme Simone Bisson, parisienne, a accompagné son mari, militaire, dans un petit poste en plein Sahara, Houlef, où elle vit de la vie des indigènes auxquels elle prodigue ses soins. La voici, montant un méhari, par 50 degrés de chaleur, à 171 kilomètres d'In-Salah. Elle couche sur le sol, se contente de la nourriture du pays, s'habille avec sarouël et naïls, et conserve malgré tout cette élégance qui est le propre de la Parisienne.



REDACTION - ADMINISTRATION :  
Soc. An. "LES ILLUSTRÉS FRANÇAIS"  
R. C. Seine 230.175 B — Chèques postaux Paris 1206-25  
65-67, Av. des Champs-Élysées, Paris (8<sup>e</sup>)  
Téléphone : Elysées 27-57-58

TARIF DES ABONNEMENTS :  
FRANCE ET COLONIES : 3 mois . . . 28 fr. — 6 mois . . . 50 fr. — 1 an . . . 95 fr.  
PAYS ÉTRANGERS : Pour les pays dont les noms suivent : Bolivie, Chine, Colombie, Danzig, Danemark, États-Unis, Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois . . . 40 francs. — 6 mois . . . 74 francs. — 1 an . . . 143 francs.  
Et pour les autres pays : 3 mois . . . 34 fr. — 6 mois . . . 62 fr. — 1 an . . . 119 fr.

SERVICE DE LA PUBLICITÉ :  
"DORLAND" PUBLICITÉ GÉNÉRALE  
R. C. Seine 239.540 B  
65-67, Av. des Champs-Élysées, Paris (8<sup>e</sup>)  
Téléph. : Elysées 02-86 à 02-89

# VUJOUR



## LES ROIS MAGES A PARIS

Des rois et des princes noirs du Soudan et du Sahara sont arrivés à Paris pour visiter l'Exposition Coloniale. Ils ont conservé leurs costumes pittoresques et toute la pompe orientale des vieux temps. Voici un de ces souverains sous son parasol royal. (PHOTO WIDE WORLD)

65-67, Av. des Champs-Élysées  
CHÈQUES POSTAUX PARIS 1206-25

Téléphone : Élysées 27-57-58  
Adresse Télégr. : VUJOUR 86